

# DETECTIVE

LE PLUS GRAND  
HEBDOMADAIRE  
DES FAITS DIVERS

9<sup>e</sup> Année — N° 406

1 fr. 50

Le jeudi 16 PAGES

6 AOUT 1936

DIRECTEUR :  
Marius LARIQUE



## *La loi du fusil*

Sans répit, sans quartier, les Espagnols, blancs contre rouges, poursuivent, depuis plus de quinze jours déjà, leur atroce assassinat collectif

Pages 4, 5 et 6, les récits dramatiques de nos envoyés spéciaux Henri DANJOU et Claude BLANCHARD



Cynique, odieuse, Joséphine Mory ne cessa, au commissariat, de mentir pour atténuer l'horreur de son forfait.

Lille (de notre correspondant particulier).

**U**N drame atroce... Le drame de l'égoïsme maternel, l'affreuse tragédie d'une mère qui considérait sa bru comme une intruse et qui ne lui pardonnait pas de lui avoir ravi son fils.

Une phrase de *Genitrix*, le célèbre et féroce roman de François Mauriac, me revenait en mémoire :

— Vous n'aurez pas mon fils ! Vous ne me le prendrez jamais !

Ce cri de révolte, ne l'avait-elle pas poussé, cette robuste et misérable femme, meurtrière de sa belle-fille, qui, d'une voix monocorde, poursuivait maintenant le récit de son abominable crime ?

Qui dira jamais avec certitude la diversité des mobiles qui poussèrent cette boutiquière provinciale, promue à la dignité de bourgeoise depuis quelques années, à poursuivre d'une haine implacable l'humble jeune femme avec laquelle son fils avait fondé un foyer ?

Qui expliquera d'une manière simplement humaine les raisons secrètes qui armèrent le bras de cette mère ? Est-ce l'orgueil, la cupidité, la jalousie, l'ambition déçue ? Il y a de tout cela, bien sûr, dans cette féroce tragédie familiale. Mais comment imaginer, sans frémir, que la rage d'avoir vu ses espoirs brisés par une union qu'elle jugeait mal assortie ait pu égayer, un jour, une femme de cinquante ans jusqu'à la plus cruelle et la plus inhumaine des folies ?

C'était un bonheur si simple, si paisible que celui du lieutenant d'infanterie Albert Mory. Dans la maison, pleine de lumière, qui abritait le jeune officier, sa femme et leur bébé, la vie coulait doucement. Il y avait un mois que dans ce tranquille quartier de Lambertsart-la-Jolie on avait vu arriver les jeunes gens et leur petite Nicole. La blonde Yvette Mory, la jeune épouse de l'officier, avait plu tout de suite aux bonnes gens du quartier par sa grâce souriante, sa discrète élégance, sa simplicité sans familiarité excessive. Et lui, si jeune — il n'avait que vingt-six ans — qu'on ne parvenait à prendre au sérieux les galons qui décoraient la manche de sa tunique !

Le quartier les avait adoptés. On avait vu avec indulgence entrer dans la petite demeure quelques meubles modestes, trop peu nombreux encore pour garnir toutes les pièces. Ménage de jeune officier, avait-on pensé. Beaucoup d'amour, beaucoup de jeunesse, pas beaucoup d'argent, et un enfant ravissant. La sympathie naissait d'elle-même autour du jeune couple.

Il fallait un drame, un drame d'une effrayante cruauté, pour que fussent connues toutes les phases d'une pathétique histoire dont le dernier acte devait secouer d'émotion toute une paisible cité.

— Au secours !  
Le cri s'étrangla dans la gorge de la femme qui l'a poussé. Une fenêtre se ferme avec violence. L'appel est venu d'une maison de l'avenue Paul-Doumer.

— C'est Mme Mory qui a poussé ce cri, déclare un voisin, M. Hartman ; j'ai eu le temps de voir son visage éblouissant de sang. Il m'a semblé qu'une main invisible la tirait en arrière...

La police, prévenue, accourt. On ouvre. Et le garde qui pénètre le premier dans l'obscur couloir a un sursaut d'épouvante.

Pendue à une poignée de porte, le cou frêle broyé par un large ruban noir, le corps d'une jeune femme se débat contre la mort.

Deux hommes se précipitent, libèrent ce visage ensanglanté. Les yeux de la malheureuse s'ouvrent à demi, laissant traîner un dernier regard, et se ferment. La tête blonde se penche, les cheveux d'or frôlent la tunique noire d'un garde. Yvette Mory, qui n'a que vingt-trois ans, est morte.

On étend sur la fraîcheur du carrelage ce corps gracile, et c'est avec un serrement de cœur que l'on s'aperçoit qu'il portait dans ses entrailles un fruit prêt à naître.

Tout contre les vitres qui s'ouvrent sur un jardin fleuri, des visages anxieux s'écrasent. Après l'affolement des premières minutes, un lourd silence s'étend que rythme le balancier de l'horloge campagnarde.

Et voilà soudain que des plaintes étouffées s'élèvent. Le garde Dufour s'étonne, ouvre des portes, s'arrête devant celle de la cave :

— Qui est là ? demande-t-il.  
On entend une voix qui pleurniche.  
— Ne me tuez pas, ne me frappez pas, je n'ai rien fait, je vais vous ouvrir.

Dans l'ombre, assise sur les marches de pierre, protégeant son sac de ses mains étendues, il y a une étrange femme noire, sobrement vêtue... Elle gémit doucement, mais son visage ne participe pas au chagrin qu'elle simule. Pas un de ses traits ne bouge. Elle tend vers la lumière qui descend sur elle, du haut de l'escalier, une face dure et sèche...

— Je n'ai rien fait, puisque je vous dis que je n'ai rien fait.

— Allez vite, dehors !  
La femme en noir monte lentement les marches. On l'empoigne. Elle trébuche, elle se relève, elle considère d'un œil froid le jeune corps étalé sur le sol.

— Mais qui êtes-vous donc ?  
— Joséphine Mory, la mère du lieutenant Albert Mory, la belle-mère de cette femme, dit-elle, méprisante.

Et, sur un ton larmoyant :  
— Mais je n'ai rien fait, je n'ai fait que me défendre.

On n'entendra rien d'autre. Des pleurs d'enfant emplissent la maison tragique. Une voisine compatissante tire de son petit lit une charmante fillette de deux ans, désormais sans maman.

L'enfant promène autour d'elle des regards étonnés. Que se passe-t-il ? Pourquoi dort-elle, par terre, sa jeune maman, et quelle est cette méchante femme qui la regarde si fixement ?

On entend alors, dans le silence, ces mots terribles prononcés d'une voix lente et chargée de haine :

— Ah ! celle-là, je l'avais oubliée !  
C'est la meurtrière d'Yvette Mory qui vient de s'exprimer ainsi.

— Ma femme, mon amour...  
Le malheureux garçon s'est jeté sur le corps encore chaud d'Yvette Mory. L'officier a été rejoint au milieu de ses hommes. On n'a pas osé lui dire toute la vérité. La compassion qu'il a pu lire dans les regards de ceux qui assiègent sa maison l'a renseigné. Il soulève, maintenant, dans ses bras robustes, ce corps qu'il aimait tant, cette jeune femme pour qui il aurait tout sacrifié, pour qui il a tout sacrifié. Des larmes coulent sur ce visage d'homme. Des sanglots, des cris éclatent, qu'il ne peut réprimer. Vraiment, la vie est trop cruelle !...

A côté, dans la salle à manger, des cris étouffés lui répondent. Le lieutenant Mory

vif elle avait poussé la porte. La jeune femme, alourdie par le poids d'une prochaine maternité, était tombée en arrière, sa tête avait porté sur un angle des ferrures d'une voiture d'enfant... Le visage ensanglanté, Yvette s'était relevée et avait bondi à la fenêtre en criant. Alors, elle, la mère qui avait quitté de bonne heure sa tranquille maison de Sin-le-Noble pour accomplir ce qu'elle croyait son devoir, elle avait eu peur du scandale.

D'une main furieuse, elle avait tiré Yvette par la chevelure et avait refermé la fenêtre... Quand elle se retourna, sa bru était sans vie. Elle avait eu peur de cette morte. Elle avait pris une ganse de pantalon qui traînait sur un meuble et, rapidement, croyant, par cette mise en scène, échapper au châtement, elle avait pendu sa belle-fille.

On dut se contenter de ces demi-aveux...

Mais le drame venait de plus loin !  
— Cela remonte à 1933, expliqua Joséphine Mory, l'année où il a connu cette fille...

Et elle entama un récit grâce auquel on peut reconstituer peu à peu toute la vie du lieutenant Maury, tout son pauvre roman d'amour.

Les Mory sont des coiffeurs, installés sur la grand-place de Sin-le-Noble. C'est une petite ville proche de Douai. A force de travail et d'énergie les Mory s'étaient créés une belle aisance. Joséphine Mory menait tout son monde à la baguette. A Sin-le-Noble on me l'a montrée telle qu'elle est, orgueilleuse, autoritaire, médisante. Son mari ne résistait pas à une injonction froide et sèche de cette femme qui ne riait jamais. On ignorait si ces gens-là avaient un cœur. Leur seul but : sortir leur fils de son milieu, en faire « quelqu'un ».

Quand elle disait : « Albert sera quelqu'un », elle avait tout dit...

Albert, intelligent et travailleur, donna toutes satisfactions à sa terrible mère. Il subissait son autorité comme un mal nécessaire. La force de l'habitude avait agi. Il suivit les cours de l'Ecole spéciale brassicole de Douai et en sortit avec le titre d'ingénieur.

— On va marier Albert avec une jeune fille richement dotée, assura Joséphine à son mari...

Le destin devait en décider tout autrement.

En 1933, Albert entra à la Vacuum C<sup>o</sup>, à Rouen. Rapidement il devint un ingénieur estimé de ses chefs. C'est à Rouen qu'il devait rencontrer Yvette Godefroy. Elle n'avait pas vingt ans, elle était blonde, elle souriait à la vie. Albert en tomba éperdument amoureux. Une douce liaison commença... Une liaison que le jeune homme voulait rapide-

ment régulariser. Dame ! Yvette devait lui donner en octobre 1934 une fille que l'on appela Nicole...

Entre temps la mère avait agi.  
— J'ignorais tout de cette liaison, dit-elle ; quand je l'appris par ta grand-mère, mon sang ne fit qu'un « tour » !

Et c'est alors que commence contre ce jeune couple la lutte la plus lâche. On essaie de prouver à Albert Mory que sa femme a eu, avant de le connaître, une conduite légère ; on se sert d'une agence de police privée rouennaise. On constitue un dossier dans lequel, à côté de détails sans intérêt, on souligne insidieusement tout ce qu'il peut y avoir d'inconnu dans les années de prime jeunesse d'Yvette.

On s'acharne, on s'acharne encore, rien n'y fait... On envoie le dossier aux deux amants. Ils le lisent, le soir, dans leur chambre tranquille, en rient et le jettent au feu...

Il est possible, en effet, qu'Yvette ait vécu quelque peu dans un milieu équivoque. Rien ne prouve qu'elle en ait gardé quelque souillure. Elle a conté son existence à son ami.

« Elle m'a tout dit, écrit Albert Mory à sa mère. Comment ne pas lui tenir compte de sa franchise ? Depuis que je la connais elle est sérieuse, elle me sera fidèle, j'en suis persuadé... »

— Voyez ! triomphe la mère... Et c'est « ça » que mon enfant veut épouser, une fille sans argent, une fille qui ne nous fera pas honneur...

Car, soucieuse de tenir le haut du pavé du commerce local, soucieuse de n'avoir pas à baisser la tête devant les commères de la cité, la femme du coiffeur Mory ne veut pas entendre parler de ce mariage...

Pour arriver à empêcher ce qu'elle considère comme une « catastrophe », elle n'hésitera pas à employer tous les moyens. D'abord elle se rendra à Rouen, fera irruption dans l'appartement du couple. Sous une bordée d'injures, la jeune femme fuit, épouvantée, chez une voisine...

Mais les jeunes gens vont sentir autour d'eux se tisser comme une invisible conspiration. Même dans son travail, Albert Mory

# GÉNITRIX

se sent épié. On veut l'amener à capituler. On veut pour cela lui faire perdre cette situation qui lui permet de tenir tête à l'autorité maternelle. Mais Albert est maintenant résolu à passer outre.

Il ne peut accepter que l'on torture moralement plus longtemps sa compagne. Il abandonne une situation qui devenait sans cesse plus belle. Pour la tranquillité de son bonheur, il se décide à quitter Rouen.

Et le 1<sup>er</sup> mars 1936, après avoir tout tenté auprès des siens, il épouse Yvette Mory ; c'est qu'il sait que la jeune femme va le rendre père pour la seconde fois. Mory est officier de réserve. Il a repris du service, passé un concours, fait un stage et le voilà nommé au 43<sup>e</sup> Régiment d'infanterie, à Lille.

Il vient occuper son nouveau poste le 1<sup>er</sup> juin. Sa femme et lui vont visiter leur maison.

— Sauront-ils jamais que nous sommes ici ? dit Albert Mory à sa femme.



Vous pourriez supposer que tant d'effacement, tant d'abnégation aurait enfin trouvé sa récompense. Le cœur de roche de Joséphine Mory ne connaît ni la bonté ni la douceur du pardon. Son agence retrouve aisément le couple. Il ne lui en coûte qu'un peu plus d'argent.

Il s'agit alors de rendre la vie impossible à Albert et à sa femme, car ils sont mariés. A Sin-le-Noble on a soigneusement caché et la liaison et le mariage... Albert Mory ne va pas tarder à se rendre compte qu'il est une fois de plus découvert. Ses supérieurs reçoivent à cet égard des lettres édifiantes.

On interroge Albert. Très simplement, il met ses chefs au courant de sa situation. On le rassure. Bien mieux, aux parents qui demandent qu'une décision soit prise (!) — on croit rêver — l'autorité militaire répond par une fin de non-recevoir. A partir de ce moment-là, sentant sa vengeance lui échapper, Joséphine Mory perd tout sang-froid. Le 7 juillet, c'est la première agression. C'est le lâche attentat qui aurait dû inciter l'officier et sa femme à prendre garde.

A 8 heures du matin, on sonne à leur porte. Tranquillement, Yvette va ouvrir. Elle se trouve en présence d'une femme qu'elle ne reconnaît pas. Aussitôt elle reçoit un choc en plein front. Joséphine Mory a dévissé, avant de sonner, le bouchon de radiateur de la voiture que possédait encore alors

son malheureux fils et, sans un mot, elle a frappé. La jeune femme tombe dans le couloir. La forcenée lève à nouveau le bras, mais l'officier l'arrête d'une main ferme. Il veut cependant éviter tout scandale. Il soigne sa femme, fait monter la mégère en voiture et la reconduit en gare de Lille. Dieu veuille qu'elle ne revienne pas... Mais elle reviendra, et, avec elle : la mort.

Il faut avoir entendu Joséphine Mory conter toute cette lamentable histoire, tout en ayant bien soin de se faire passer pour une mère bafouée et incomprise, quelques heures après le drame, alors qu'elle n'avait pas encore avoué son geste de mort.



Puis il faut entendre aussi le père Mory. Quel homme est-ce donc, celui-là ? Peut-on montrer tant de rancune, tant de méchanceté alors que le corps d'une pauvre femme repose encore chaud sur une table de l'institut médico-légal, et quand cette femme a déjà mis au monde une petite fille !... C'est à frémir... Ecoutez-le :

— La responsabilité de tout ce qui s'est passé incombe entièrement à mon fils. Il s'est mal conduit. Il m'a fait des dettes, oui, monsieur, quand il était sous-lieutenant à Dunkerque : quinze cents francs que j'ai dû payer ! (C'est son fils unique.) Puis il s'est mal conduit à nouveau. Une liaison, une femme au passé inconnu, ou plutôt si : trop connu ; tenez, regardez donc...

Et il sort de sa poche une partie du fameux dossier de police privée où se trouvent des phrases dans ce genre : « Un garçon de son énergie et de son intelligence ne devrait pas perdre son temps avec une jeune fille de cette condition. »

— Oui, monsieur, continue le père. On n'épouse pas une fille sans argent ! Ce qui est arrivé devait arriver, il devait s'en douter ! Ma femme était devenue très sombre depuis quelque temps.

Ainsi, pas un mot de regret, pas un mot de pitié pour l'enfant désormais sans mère, pour le jeune officier qui rongé sa douleur en s'obligeant à rester calme.

Ce fils, je l'ai vu quelques instants plus tard.

— C'est mon père et c'est ma mère, murmura-t-il, comme dans un cauchemar...

Jean DIDIER.

**Le garde Dufour, craignant que le lieutenant Mory soit terrassé par la douleur, le retient un instant avant de le laisser pénétrer dans le logis où l'on a déposé le cadavre de sa femme.**



**Sans larmes, sans remords, la meurtrière sort du foyer que sa haine vient de détruire.**



**Une foule épouvantée s'est massée pour huer, dès qu'elle apparaîtra, la mère monstrueuse.**



**Le Parquet de Lille, qui ne s'était peut-être jamais trouvé devant un drame aux mobiles aussi féroces, quitte la maison du crime. — On remarque, tête nue, le professeur Muller qui, à l'Institut médico-légal, pratiquera quelques heures après l'autopsie de la victime.**

# La loi du



## AVEC LES REBELLES DU FRONT NORD

**D**EPUIS dix-huit jours exactement, la Mort fait en Espagne un voyage fructueux, un voyage comme elle n'en avait pas fait en Europe depuis la révolution russe et la guerre.

Quelle moisson !

Je suis, je crois, le premier journaliste qui soit entré en Espagne le jour de la révolution. C'était au delà de notre ville frontière d'Hendaye, à Irun, première ville du territoire espagnol. On était au 19 juillet. J'arrivais par l'unique train de France qui ait pu passer la frontière.

Je savais, ce jour-là, que Madrid ne répondait pas au téléphone. M<sup>e</sup> Campinchi, rencontré dans le train, venait de m'apprendre — il avait vu un voyageur arrivé de Madrid, en avion — qu'on s'était battu toute la nuit dans les faubourgs de Madrid, que le sang coulait dans la belle et tragique capitale de Charles-Quint.

Mais on s'imaginait alors, en France, qu'il s'agissait d'un *pronunciamiento*, comme il s'en voit périodiquement en Espagne, c'est-à-dire d'un de ces coups d'Etat comme en font les militaires quand, las de ne pas être employés au dehors des frontières, ils transforment la rue en champ de bataille. Ce sont incidents courants qui, en Espagne, durent quarante-huit heures. Les officiers et les troupes qui leur sont fidèles descendent dans la rue ; ils occupent l'hôtel des Postes, la Maison du Peuple, la Chambre des députés, les Cortès, et les palais des ministres. Après quoi, on les nomme ministres eux-mêmes, voire dictateurs ; et il n'y a rien de nouveau en Espagne qu'un nouveau gouvernement !

Cette fois, on éprouvait un sentiment de malaise qui présageait un massacre. La gare d'Irun paraissait morte. Le sommeil de la ville avait dû être fiévreux. Dans la première rue que je traversai, quand je sortis, un homme qui courait faillit me renverser. Il transportait un grand panier rempli de revolvers. Il s'accrochait aux passants, les suppliait :

— Un revolver, camarade ! Prends-le, donne ton nom et cours à la Maison du Peuple. Il s'agit de sauver la République !

Des hommes en cote bleue sortaient des

maisons, ayant pris un fusil. Ils se postaient aux carrefours et commençaient à fouiller les passants. Toutes les rumeurs avaient cours : des monarchistes espagnols se préparaient, disaient-ils, à passer la frontière ; il s'agissait encore de les empêcher de rentrer en Espagne ! Le peuple faisait bonne garde ! Dans la gare, les voyageurs du train de Madrid, une couturière de la Puerta del Sol, un ancien ministre du roi d'Espagne, Gascon y Marin, deux Français, l'un assureur à Madrid, et l'autre ingénieur dans les mines du Sud, écoutaient la radio en hochant la tête.

— Ouvriers, criez, de Madrid, Largo Caballero, représentant socialiste de l'Espagne, ouvriers, la République est menacée par la révolution militaire ! Faites la grève générale partout où cette révolution est triomphante. Soldats, abandonnez vos officiers. Serrons-nous tous autour de la République !

Les vieux voyageurs de la ligne, mes compagnons, maintenant ne doutaient plus qu'on ne se trouvât en face d'une grande révolution. Ce que la radio nous apprenait sur Madrid leur serrait le cœur. Presque tous, ils avaient laissé à Madrid leurs enfants et leur femme !...

## Vers l'inconnu

Les heures passèrent rapidement. Une compagnie de gardes rouges en tuniques rouges et tous armés occupa le train que l'on avait formé pour nous. Un soviétique d'ouvriers décida de notre sort. Le train allait essayer de rallier Madrid où restait toujours le gouvernement de la République. Il fallait des trains au gouvernement pour le transport de ses munitions et de ses troupes ! On allait lui en donner un de plus ! Nous étions embarqués comme otages ! Après quatre heures de pourparlers, le train partit en effet. J'allais être prisonnier des rouges, puis des blancs. Du moins, allais-je vivre l'aventure unique du premier jour de la révolution.

Irun s'estompait. Saint-Sébastien apparut. Nous y restâmes trois heures. Allait-on y être retenus, ou repartir ? Le soviétique ouvrier de Saint-Sébastien se décida une fois encore en faveur du départ. Tous les dix kilomètres, le train s'arrêtait ; la voie coupée en quatre endroits fut quatre fois réparée par des moyens de fortune. Enfin, aux environs d'une ville qui s'appelle Miranda, la garde rouge qui nous accompagnait quitta le train. La gare de Miranda fut atteinte. Les gardes civils qui sont les gendarmes espagnols occupaient la gare. Des jeunes hommes — le plus vieux n'avait pas vingt ans — allaient et venaient, ayant un fusil en bandoulière et un revolver à la main. Nous avions si bien pris l'habitude d'être fouillés que, dès qu'ils approchaient, nous levions les mains, ce qui, dans l'Espagne révoltée, est aujourd'hui une agréable manière de dire bonjour !

Étaient-ce des rouges ? Étaient-ce des blancs ? Quelques-uns montèrent avec nous, mais aucun des voyageurs du train ne se permit de les interroger. Nous fûmes fixés à l'arrivée à Burgos. Les blancs, les rebelles, occupaient entièrement le nord de l'Espagne ; ils avaient conquis sans lutte les grandes villes : Pampelune, Saragosse, Burgos, Valladolid, Séville, Grenade, Cordoue — toutes les villes que j'avais prospectées, il y a trois mois, quand j'allais y chercher pour *Délective* le peuple de l'aventure ?

A Miranda, la ville que nous venions de traverser silencieusement, il y avait eu six morts, six ouvriers enfermés dans le dépôt des machines, parmi cent autres, et que l'armée révoltée avait délogés à coups de mitrailleuse et à coups de canon. A Burgos, où mon train s'arrêtait définitivement, la révolution avait eu lieu pendant la nuit. Un lieutenant-colonel accompagné de cinquante gardes d'assaut était allé arrêter dans leur lit, à 2 heures du matin, le général de division et le gouverneur civil. Les phalanges de Primo de Rivera, qui sont à quelque chose près l'équivalent des milices fascistes italiennes ou des nazis allemands, leur apportèrent leur appui. Les officiers d'artillerie

# FUSIL



condie de leurs églises. Malheureux petits gars, arrachés à leurs champs à l'époque de la moisson et qui font, généreusement, le sacrifice de leur vie, comme au temps des guerres de Don Carlos !

Tous ils allaient à la conquête de Madrid. Il s'agissait de créer, autour de la capitale espagnole, une ceinture de feu qui ne lui laissât d'autre issue que de céder et de se rendre ! Il s'agissait d'affamer Madrid, de la priver d'eau, de munitions et d'espoir.

L'approche de Madrid par les rebelles fut relativement commode. Ils ne trouvèrent sur leur passage que des mineurs à peu près sans armes. Ils les écrasèrent.

— Nous en avons fait de la bouillie ! me dirent des soldats au lendemain de plusieurs escarmouches.

Un avion précédait les rebelles, faisait tomber sur les mineurs des tonnes d'explosifs. L'artillerie rebelle se bornait à parachuter leur œuvre.

Certains villages où se manifestait, par des coups de fusil isolés, un esprit républicain, étaient cernés, bombardés, occupés ensuite et parfois, comme je l'ai vu aux environs de Valladolid, les autos roulaient sur les cadavres.

On disait alors que Madrid était en proie au désordre, au pillage, à l'anarchie. S'il eût fallu croire les rebelles, les gouvernements tombaient comme des châteaux de cartes. Une militante communiste, la *Passionaria*, s'était emparée du pouvoir, donnant aux hommes l'exemple d'un mâle courage ! On se battait dans les rues tandis que les enfants, les vieillards et les femmes succombaient en proie à la terreur et à la faim.

## Les Asturies rouges

En dehors des sierras de Madrid, de Séville et de Cordoue, où la bataille se mène rue par rue, route par route, maison par maison, il n'y a qu'un pays dans le Nord où le combat ait eu un aspect aussi sauvage. C'est dans la région des mines asturiennes où le peuple a depuis cinquante ans l'habitude de vivre et de mourir pour les idées du communisme libertaire.

Cependant, là comme ailleurs, les militaires occupèrent les villes principales : Leon, Oviedo, Gijon. Ils occupèrent la Maison du Peuple, la préfecture. Mais au lendemain, revenus de leur surprise, les ouvriers égorgèrent les miliciens fascistes et les soldats.

Alors on assista à un combat homérique et désespéré. A Gijon, les ouvriers fortifièrent le port et mitraillèrent les rebelles avec les canons et les fusils pris aux soldats. Ils fortifièrent les puits de mine et s'y enfermèrent avec leurs familles, des munitions et des vivres.

Les rebelles pointèrent des canons sur les faubourgs ouvriers ; leurs avions les bombardèrent. Pendant deux jours et deux nuits, un ouragan de mitraille tomba sur Gijon et sur Oviedo. Quand le bombardement cessa, les colonnes de mineurs quittèrent la mine et se portèrent à l'assaut des rebelles. Le combat tragique dura depuis dix-huit jours,



présentant pour chaque parti des alternatives de conquête et de défaite.

Que de morts là, dans cette région triste et noire ! L'autre jour, à Leon, j'ai vu des prisonniers rouges que l'on allait fusiller, car ils avaient été capturés les armes à la main. Ils se tenaient très droits, un peu pâles, dans la cour de la caserne d'El Cid. Il y avait, au milieu des paysans, un marin d'un navire de guerre, qui, discipliné dans la mort comme il l'eût été sur son bateau, restait figé au garde à vous. Un ancien médecin de Paris, chef des fascistes de Leon, dirigeait la cohorte fasciste qui allait se charger de rendre la justice. On m'écarta avant l'heure de l'exécution. Des fusils claquèrent. Mais la vengeance n'allait pas tarder. Une cohorte de mineurs attaqua presque immédiatement un poste de rebelles, tuant autant de soldats qu'ils avaient tué de mineurs.

## Visage de la guerre civile

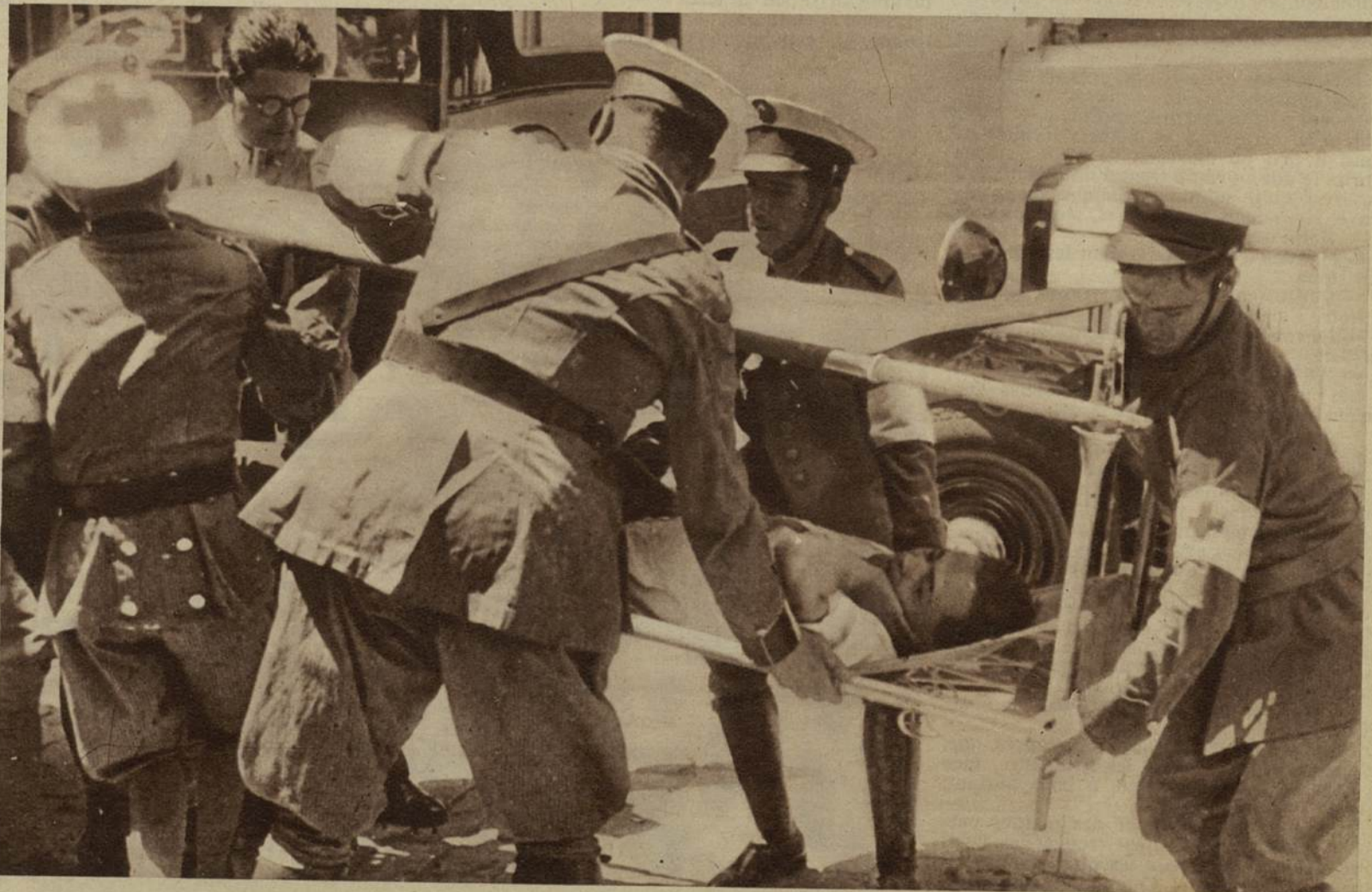
J'ai parcouru les villages dévastés de la Sierra Guaderama qui est la véritable ceinture naturelle de Madrid.

On entend le bruit du canon. On devine à quelques kilomètres de soi l'assaut et la défense sauvage de plusieurs milliers d'hommes, rien que des hommes du peuple, mais dressés les uns contre les autres au nom d'une foi et d'un idéal différents.

Sur la route où ils se sont battus, il ne reste rien que des ruines. Des flaques de sang ont durci sur les chemins. Des charognes carbonisées dégagent une affreuse odeur. Il n'y a plus personne d'autres dans les villages abandonnés que des enfants orphelins et des veuves.

Rouges contre blancs, blancs contre rouges. Le massacre dans les deux cas a pris une forme collective. Je ne sais si, comme on l'affirme chez les rebelles, les rouges fusillèrent les blancs ; mais, en temps de guerre civile, cela est vraisemblable. Du côté blanc on a été, pendant le combat, sans pitié. Il restait cinq cents rouges dans le village de Somosierra quand il a été conquis par les rebelles. On les a enfermés dans des granges ; on les a mitraillés à bout portant jusqu'à ce qu'ils ne crient plus. On a jeté ensuite dans la plus proche rivière leurs dépouilles de mécréants. Près du même endroit, les rouges avaient enfermé dans une

**Rouges ou blancs, tous se lancent au combat, à la mort, dans une exaltation insensée.**



maison aujourd'hui en ruines et où ils avaient mis le feu une cohorte fasciste commandée par un jeune homme du nom de Carlo Miralès. Ceux qui voulurent échapper tombèrent sous les balles.

## Les blessés

J'ai vu plus de 1.000 blessés dans les hôpitaux du front rebelle. Ils ont été principalement atteints par les bombes que jettent sur leurs lignes les avions de Madrid. A quelques kilomètres de leurs hôpitaux, les rouges meurent sans doute aux cris de « Vive la République ! » Eux, ils agonisent aux cris — et je les ai entendus — de « Arriba Espana ! » (« Réveille-toi, Espagne ! ») et de « Dieu sauve la patrie ! »

Des miliciennes fascistes adoucissent leurs derniers moments. On fait à leurs morts une haie de drapeaux. Ils s'entêtent dans leur foi jusqu'au dernier soupir.

Plus pitoyables sont encore les blessés qui sont culs-de-jatte, manchots, qui sont défigurés par la mitraille. Il en est ainsi dans les deux camps. Malheureuse Espagne !...

## Les prisonniers

Il y avait plus de 5.000 prisonniers républicains, à Valladolid et à Burgos, quand j'y passai, avant de revenir à la frontière.

Comme les prisons ne sont pas assez grandes, ils sont assis dans de grandes cours et y demeurent serrés les uns contre les autres, attendant que la révolution soit triomphante ou vaincue.

Parfois, au petit matin, on en appelle cinq ou six et on leur annonce qu'ils sont libres. Ils disent adieu à leurs camarades et gagnent la rue. Une décharge de balles les couche sur le pavé, comme ils reviennent vers la ville. Qui a tiré ? Personne ne prend la responsabilité du massacre. On ne fait que répéter ce qui se passait pendant la dernière dictature espagnole, au temps de Martinez Anido, sous Primo de Rivera. On emporte les cadavres et personne, ou presque, ne pleure. Dans une Espagne emportée par la folie, qui ne ferait maintenant bon marché de quelques humbles vies humaines !...

Henri DANJOU.

firent sortir leurs troupes des casernes et pointèrent leurs batteries d'artillerie sur la préfecture et la Maison du Peuple où des ouvriers tentaient d'organiser la résistance. Les fantassins, lâchés dans la ville, fouillaient, sous la direction des sous-officiers, les maisons des républicains, se faisaient remettre des armes et arrêtaient les socialistes, les communistes, les anarchistes du pays...

La révolte, commencée au Maroc vendredi soir par le général Franco et ses légionnaires de la mort, avait gagné samedi soir l'Espagne par Valladolid, l'antique ville des rois. Un groupe d'officiers et de phalangistes avait fait prisonnier le général républicain Molero. Les deux aides de camp de Molero avaient été tués ; Molero et son lieutenant-colonel avaient été blessés et on les avait enfermés à la prison. Les soldats rebelles, aidés par la foule des monarchistes et des catholiques espagnols, avaient fait le siège des monuments publics, des syndicats, tuant ceux qui ne voulaient pas se rendre, faisant les autres prisonniers. Combien y avait-il de prisonniers dans chaque ville ? On le cachait. Parfois, cependant, les révoltés en faisaient défiler dans des camions gardés par des soldats. On leur faisait faire le salut fasciste ; ils devaient crier : « Vive l'Espagne », sous peine de mourir.

## La sédition s'étend

Que ce fût à Burgos ou à Valladolid, il n'était pas possible de parcourir plus de trois mètres, dans chacune de ces villes, sans voir se diriger sur soi le canon d'un revolver ou d'un fusil. On s'insubissait, à chaque minute, une fouille rigoureuse, toujours aux cris de « Arriba Espana », c'est-à-dire « Espagne, réveille-toi ! ».

Les hôtels étaient gardés. La gare, où les otages étrangers de Burgos étaient concentrés, retentissait toutes les nuits du bruit de la fusillade. On tirait sur des ombres. Apeurées, tremblantes, les femmes qui étaient avec nous matelassaient leurs wagons avec des coussins !

Grève générale ! C'est la grève générale aujourd'hui, se disaient, autour de nous, les ouvriers restés fidèles à la République.

Un ordre parut, qui mit fin à leur résistance. « Ils ont une heure pour travailler et trois heures pour mourir », avait dit le général Mola, chef de l'insurrection militaire. On alla chercher les grévistes chez eux ; on les conduisit dans les usines et les chantiers. On leur distribua des bons de travail, les avertissant que celui qui ne pourrait les montrer à la fin de la révolution serait impitoyablement fusillé. Des miliciens fascistes et des soldats veillaient à l'entrée des usines. Les commerçants étaient tenus d'ouvrir leurs boutiques. La grève cessa rapidement et les révoltés paraissaient devoir être vainqueurs ; la population de ces régions, en majorité catholique, se rangea à leur côté.

D'ailleurs, il faut bien le dire, la population villageoise et paysanne, en Espagne, redoute également, depuis quelques années, les anarchistes et les fascistes. La sédition militaire prétendait réprimer les menées anarchistes et garantir la propriété. Dans toutes les provinces catholiques, ceux qui ont un petit lopin de terre se rangèrent derrière les soldats. Cela fut vrai pour la Navarre, les pays basques, la vieille Castille et la Castille.

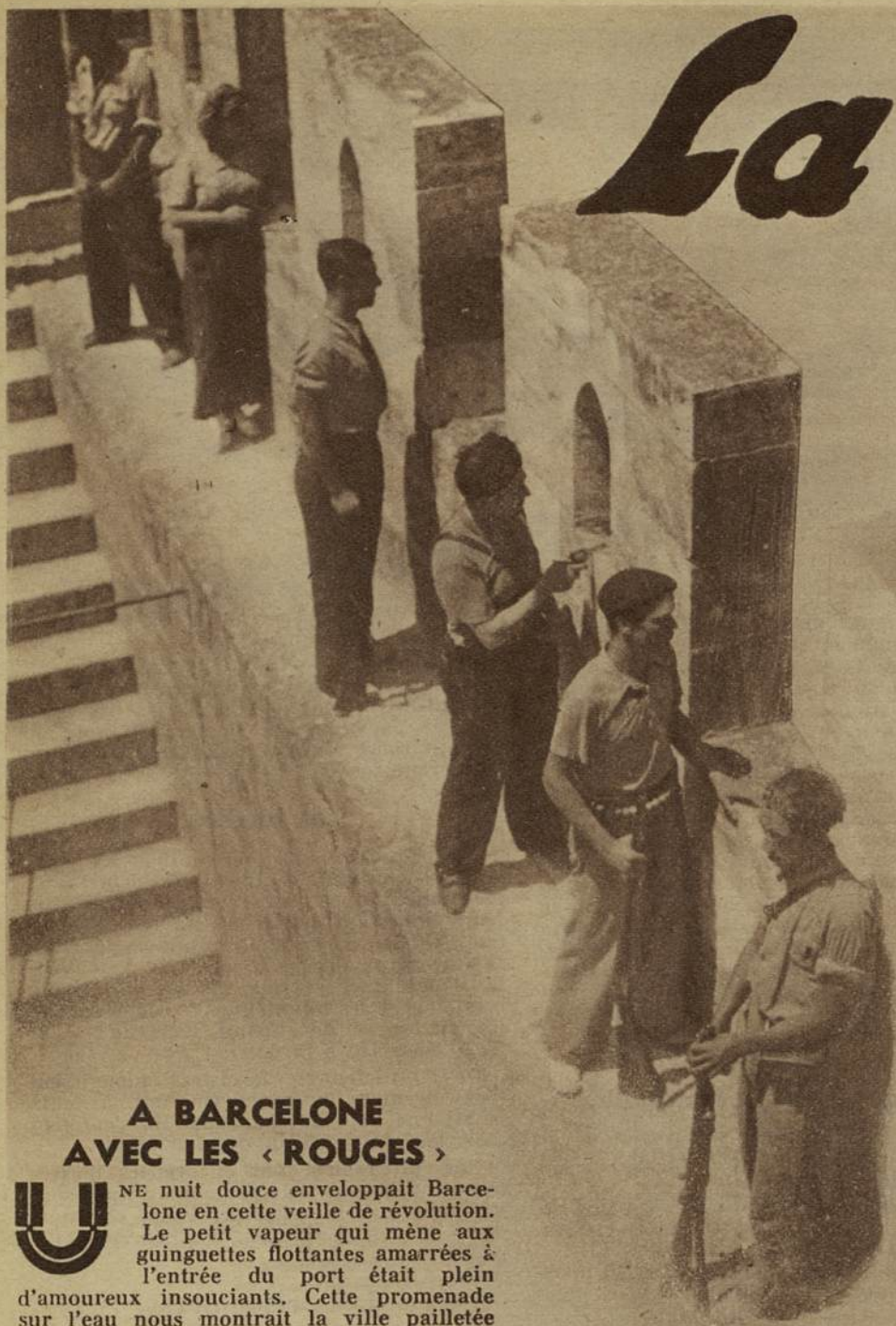
## La guerre des rebelles

Il est évident que la révolution espagnole était de longue date préparée. Les opérations s'effectuaient selon un plan mûrement décidé. Vingt mille fascistes en uniforme précédaient l'armée et dirigeaient la guerre civile.

Tous les camions furent réquisitionnés. Les routes étaient encombrées de voitures, d'ambulances, de convois de ravitaillement.

Des colonnes de soldats défilèrent. Dix mille petits Navarrais, jeunes gens qui avaient sorti des armoires le béret rouge carliste et qui venaient sous la direction de leurs prêtres se battre *por Dios, Patria y Rey*, c'est-à-dire pour Dieu, pour la patrie et pour le roi ! Entre tous les rebelles, les Navarrais sont, je l'avoue, les seuls qui m'aient ému par leur naïve sincérité. Ils se battent pour la foi de leurs pères, la foi dans le Christ, roi de toutes les Espagnes. Le socialisme, le communisme représentent à leurs yeux une idée diabolique qui se traduit par l'assassinat de leurs prêtres et l'in-

# La loi du fusil



## A BARCELONE AVEC LES « ROUGES »

UNE nuit douce enveloppait Barcelone en cette veille de révolution. Le petit vapeur qui mène aux guinguettes flottantes amarrées à l'entrée du port était plein d'amoureux insoucians. Cette promenade sur l'eau nous montrait la ville pailletée d'innombrables lumières et les cordons d'arcs électriques qui montaient sur la colline de Montjuich et semblaient s'accrocher aux étoiles.

Je n'en reviens pas que la tragédie sociale, sans doute la plus terrible et la plus meurtrière de tous les temps, ait pu surgir, six heures après, de cette soirée de samedi où tant d'innocents buvaient et riaient.

Cependant, quand j'y songe de loin, je retrouve des signes avant-coureurs auxquels je n'attribuais alors aucune importance. A la fin du jour un ami catalan m'avait emmené visiter le quartier de la cathédrale aux antiques murailles muettes qui dissimulaient déjà des conspirateurs en soutane. Mon guide m'arrêta devant la maison de l'évêque. La cour était vide. De hautes fenêtres étaient éclairées. Pendant que nous admirions l'architecture de ce monument magnifique, je vis l'ombre silencieuse d'un prélat aux aguets qui passait sous un lustre. Une fenêtre méfiante se ferma tout doucement, puis une autre. L'évêque savait tout. Il attendait.

Plus tard, un malaise s'étendit. Les gardes d'assaut, la carabine à l'arçon de la selle, tournaient par couples autour des pâtés de maisons. Il nous fallut, pour rire, un peu plus de ce vin rouge sucré auquel on ajoutait des ronds de citron. Nous mangions de la morue crue sur des tartines, près de la place de la Constitution. De deux hommes qui couraient gaiement, l'un s'approcha de notre table à la terrasse. Sans même s'occuper de nous, il prit un morceau de pain et nous tourna le dos en riant. Quand un homme fait ça, c'est qu'il se passe quelque chose de grave. Nous nous regardâmes, stupéfaits.

— Halte ! descendez !  
Les gardes d'assaut ouvraient les portières des taxis.

— Que disent-ils ?  
Notre Catalan traduisait :  
— Ils vous ordonnent de mettre vos mains en l'air.

— Ah ! bon.  
Les mains passaient des aisselles jusqu'aux cuisses.  
— Nous sommes Français.  
— Ça ne fait rien.

J'avais été fouillé une autre fois de cette manière enveloppante et rapide par un vigilant en casque à pointe à la porte d'une halle aux femmes, près de Buenos-Ayres.

Si l'aube nous avait surpris dans le Barrio-Chino, alors que les anarchistes venaient d'ouvrir les prisons, nul n'aurait jamais su ce que nous étions devenus. Mais les rues étroites de ce quartier fameux pourrissaient encore tranquillement parmi leurs débris et leurs bouges où dansent des femmes vêtues d'une paire de castagnettes.

La bataille qui devait se livrer là a été effroyable.

On m'a raconté, quelques jours après, que, d'une maison à l'autre, les tirailleurs, face à face, se tuaient presque à bout portant, par les fenêtres.

Le complot avait trouvé des racines partout. Les insurgés avaient trouvé des complices dans les milieux les plus divers. Les dirigeants de l'hôtel Colon où nous avons

essuyé, pendant douze heures, la fusillade des troupes gouvernementales, devaient attendre, j'imagine, le succès des monarchistes.

Cinq heures dix du matin. Les premiers coups de feu réveillaient la ville. A travers les fentes des volets, j'apercevais la tête des gardes d'assaut embusqués derrière les balustrades en pierre de la place de Catalogne. Ils tiraient sur toutes les fenêtres suspectes.

Ma porte s'ouvre ; un employé de la direction surgit. A une heure aussi matinale, il était déjà tout habillé, cravaté et rasé. Pourquoi ? J'aurais juré qu'il connaissait l'heure H. Il me regarde d'un air froid et me dit :

— Ne restez pas là, ils vont vous tirer dessus.

Il savait donc que l'hôtel était fasciste. Des balles claquent sur la façade. Au même moment, quelqu'un se précipite dans l'escalier. Une Anglaise pâle, haletante, balbutie :

— Je me suis mise à la fenêtre pour voir. Un militaire m'a fait signe de rentrer et, sans attendre, il a tiré. Mon mari a reçu le plafond brisé sur la tête.

L'hôtel n'était pas encore occupé par la troupe et, cependant, nous entendions, à

l'intérieur des chambres fermées à clef, des détonations. Des monarchistes étaient parmi nous, c'était certain. Les fidèles de l'ancien régime se reconnaissent à leur visage glabre, leurs bagues, leur costume sombre, leur chemise de soie. La fusillade s'arrêta. Un homme en robe de chambre beige, très élégant, méprisant notre inquiétude, survint. Il demeura un instant parmi nous, puis il disparut et je ne le revis plus de la journée. Je l'ai aperçu seulement le jour de notre départ, accroché à la coupée du bateau français qui nous emmenait. On lui refusa une place à bord et, la tête basse, il repartit vers la ville où la menace du poteau d'exécution devait le guetter à chaque pas.

Plus tard, un officier insurgé qui commandait les troupes de l'hôtel Colon s'avança vers notre groupe.

— Nous avons des adversaires ici, dit-il. Il consulta le plan que tenait le portier.  
— Qui possède la chambre 336 ?  
Je me levai.

— C'est moi, lui dis-je.  
— Ouvrez votre porte.  
Il avait sorti son revolver de son étui et me suivait dans le couloir. Mes fenêtres et mes volets étaient clos, ma chambre vide.

Il tourna les talons en grognant.  
A quoi tient le sort ?...

Le soir, quand le jugement des armes eut tout changé, je me heurtai face à face avec cet officier sur le trottoir jonché de débris et d'épaves. Son col était ouvert ; il n'avait plus d'armes. Il s'en allait d'un pas agonisant payer de sa vie l'enjeu de la partie.

Barcelone avait crépité pendant douze heures, comme un bouquet de feu d'artifice. Dans un sous-sol, nous avions écouté la tempête par les soupiroux. La cavalerie rebelle avait chargé sous les rafalets qui mordaient la pierre. A la fin, un soldat qui passa parmi nous lança en courant, sur un ton apeuré que je n'oublierai jamais :

— La garde civile !

Les vieux gendarmes de tous les régimes espagnols, vétérans des révolutions, fidèles au roi et cette fois à la République, étaient impressionnés à voir. Ils avaient remporté trois victoires dans la journée. Sanglés dans leur uniforme vert et leur baudrier jaune, coiffés de leur bicorne en cuir ciré, ils étaient aussi calmes que s'ils arrivaient de l'exercice. Leurs visages au menton dur et bleu étaient impassibles. A la cuisine, on liquida pour eux toute une marmite de glace à la vanille. Je m'approchai d'un caporal :

— Vous avez beaucoup de morts ?

Il me regarda sans me répondre et se remit à déguster son dessert. Un Espagnol me souffla tout bas :

— Ils ne vous diront jamais rien. Ce sont de vrais soldats.

La moitié de leur succès, ils le doivent à leur énorme prestige, qui se traduisait dans ce cri d'effroi :

— La garde civile !

En certaines régions de l'Espagne, ce corps d'élite se battit pour les insurgés et décida certainement de leurs avantages. Sanjurjo, le leader royaliste, avait une grande action sur les gardes civils. S'il ne s'était pas tué dans une chute d'avion avant d'ar-

**A peine vient-on d'arracher des armes — le plus précieux butin — aux vaincus, qu'elles sont distribuées aux vainqueurs.**

river à Barcelone, l'issue du combat eût peut-être changé.

Quant les mitrailleuses cessèrent de marteler l'asphalte, la ville dévoila son visage nouveau. Les morts glanés sur la voie publique par centaines allaient, à toute vitesse de camions, vers les dépôts ou les cimetières. Morts inconnus, sans papiers d'identité. Proscrits qui étaient sortis de chez eux le matin et que leur famille ne revit jamais. Pas de funérailles. Plus de curé pour les bénir, car ils étaient morts, eux aussi.

En quatre jours — lisez bien ceci — je n'ai pas vu une seule larme sur un visage, malgré tant de deuils !

Les églises commencèrent à flamber et des chefs-d'œuvre du passé partirent dans la fumée d'immenses torches qui illuminaient la nuit atroce. Ces brasiers furent des lieux d'oubli. J'ai entendu dire que les corps des officiers fusillés y furent précipités, liés en bottes, comme des asperges. Des quidams, au risque de recevoir sur la tête la charpente brûlante, fouillaient les cendres et ramassaient les morceaux de chandeliers d'autel en or massif.

Les voitures des miliciens destinées à maintenir l'ordre roulaient à toute vitesse, hérissées de fusils. Quand elles se culbutaient à un croisement, comme cela arrivait plusieurs fois par jour, il n'y avait plus qu'à débarrasser la chaussée des débris et enterrer les occupants. Les chevaux morts de la charge de cavalerie de la place de Catalogne gonflaient leur ventre empuanti, mais plus nombreuses étaient encore les nouvelles victimes de la guerre : les six-cylindres étripés qui jonchaient les avenues.

Sur les places, les pigeons continuaient à tourner en rond. Pendant le combat du dimanche, ils étaient restés là. Ils avaient fini par s'habituer au vacarme et ils planaient innocemment sur le champ de mort.

On ne sait comment des conventions s'étaient établies entre les membres d'un même parti. Par exemple, dans le Tibidabo, qui est le quartier riche de Barcelone, les fascistes qui entendaient un coup de revolver partant d'une villa devaient répondre en tirant en l'air une seule fois. Ce signe de reconnaissance leur assurait la tranquillité.

La joie de la victoire passait sur la foule, armée — hommes et enfants — de tout ce qui tranche et perfore, tandis que les femmes, dans un caquetage universel qui s'étendait sur toute la ville, commençaient l'histoire orale de ces événements. Spectacle sublime et dément.

Les mansardes et les cheminées restèrent longtemps homicides.

Elles crachaient par moments des averses cinglantes sur le trottoir et l'on se réfugiait dans les portes en attendant que ça passe.

Au cours d'une de ces stations imprévues, je me trouvai dans l'entrée d'un hôtel modeste. Je fis ainsi la connaissance d'un jeune couple d'étrangers. Ce qu'ils faisaient là ? Je vous le donne en mille. Les malheureux étaient en voyage de noces ! Un de nos confrères, un charmant Titi parisien, apostropha le jeune mari en se tapant sur les cuisses :

— Alors, mon pauvre vieux, tu limes dans la mitraille !

Epuisés de fatigue, les nerfs à fleur de peau, nous éclatâmes de rire.

Claude BLANCHARD.





C'est au nom de l'hygiène que les patrons de « taules » défendent leurs intérêts.



A Strasbourg, le quartier des maisons closes fut fermé par décision municipale.

**C'**est une vieille querelle. Faut-il maintenir ou supprimer la réglementation de la prostitution ? Faut-il oui ou non supprimer les maisons closes ?

Il va sans dire qu'un tel problème ne domine pas l'actualité d'une manière constante. Mais, avec une régularité chronique, on en perçoit les échos. La vieille garde « abolitionniste » reprend l'offensive. Les groupes de défense des « réglementaristes » s'agitent et ripostent. Cette guerre d'usure n'est pas près d'être terminée.

Soyons impartiaux et marquons les points. Pendant ces dernières années, grâce à une propagande inlassable, le parti des abolitionnistes a enregistré d'assez nombreux succès. Ce parti a sa machine de guerre : l'Union temporaire.

Constituée en 1926, l'Union temporaire groupe 376 associations, très différentes les unes des autres par les buts qu'elles poursuivent et par leurs opinions religieuses, mais qui se sont unies temporairement pour lutter contre la réglementation administrative de la prostitution et contre la traite des femmes et des enfants.

M. Paul Gemahling, professeur à l'Université de Strasbourg, préside cette ligue dont Mme Legrand-Falco est la secrétaire générale. Le comité d'honneur réunit, à côté de l'archevêque de Paris, du président de la Fédération protestante et du grand rabbin, des hommes politiques tels que MM. Louis Marin, Marius Moutet, Justin Godart, des professeurs, des médecins, des savants comme MM. Paul Langevin, Georges Risler, Charléty, Victor Basch, le D<sup>r</sup> Toulouse, le D<sup>r</sup> Etienne.

Il est bon de noter que, dès 1927, la Ligue des Droits de l'Homme, avec ses

# A l'assaut DES MAISONS CLOSES

2.500 sections, a donné son adhésion à l'Union temporaire.

Sous la pression de cet organisme, les maisons de tolérance ont été supprimées et — triomphe plus éclatant — une grande cité, Grenoble, a rejeté comme une coutume barbare et désuète la réglementation administrative de la prostitution.

Poursuivant cette lutte, l'Union temporaire vient d'adresser aux membres du gouvernement, ainsi qu'à tous les députés et sénateurs, un ordre du jour dont nous donnons ici les passages essentiels :

« Au début de cette nouvelle législature, l'Union temporaire considérant :

« Que les pouvoirs publics, en autorisant l'existence officielle de maisons de prostitution, placent toute une catégorie d'êtres humains hors la loi et laissent s'organiser impunément dans notre pays un odieux trafic de femmes ;

« Que le régime de la prostitution réglementée, loin de limiter la propagation des maladies vénériennes, la favorise au contraire par les facilités qu'il offre et par l'illusion de fausse sécurité qu'il entretient ;

« Que les autorités médicales les plus qualifiées ont condamné ce régime comme n'offrant aucune garantie sanitaire ;

« Que, par l'alliance qu'il établit entre les pouvoirs publics et ceux qui se livrent à l'exploitation commerciale de la débauche, ce système favorise les manœuvres de corruption les plus scandaleuses à l'égard des agents de l'administration à tous les degrés ;

« Demande instamment que, s'inspirant de l'exemple des autres grands pays civilisés, des expériences déjà poursuivies dans une vingtaine de villes françaises, des vœux maintes fois exprimés par la Société des Nations, le Gouvernement et le Parlement français envisagent, dans le plus bref délai possible, la suppression d'un régime condamné par le droit, la morale et l'hygiène et dont la survivance au XX<sup>e</sup> siècle est un déshonneur pour notre pays ».



Vous pensez bien que la nouvelle d'un tel ordre du jour n'a pas laissé indifférents les tenanciers de maisons closes.

Une fois de plus, l'assaut était mené contre leurs intérêts et leurs privilèges. Une fois de plus, la vieille querelle renaissait et les deux clans allaient s'affronter.

Les « tauliers » se souviennent de l'exemple de Strasbourg et ne manquent pas de souligner les répercussions qu'a entraînées cette expérience, à leurs yeux désastreuse.

De hautes personnalités s'étaient en effet prononcées contre la suppression.

Un syphiligraphie, le docteur Pautrier, de la Faculté de médecine de Strasbourg, écrivait :

« Il ne faudrait pas croire que la maison de prostitution soit une source de contaminations. Ce qui est dangereux, c'est

l'employée de magasin, la serveuse de brasserie, la petite bonne. Voilà le danger ! Ce n'est pas la maison publique qui est dangereuse, c'est la prostitution libre ! »

Un magistrat, M. Carré de Malberg, président du tribunal civil, avait à son tour déclaré qu'à Belfort, où l'on était parvenu à supprimer les maisons de tolérance, cette mesure avait donné lieu à un véritable débordement de la prostitution clandestine. Non seulement la prostitution s'était propagée partout, dans les bars et les brasseries, mais les coups de couteau marchaient et il avait fallu faire montre d'une très grande énergie pour surmonter cet état de choses.

Un militaire enfin, le général Reibell, commandant la place de Strasbourg, avait, lui aussi, donné un avis autorisé.

Selon lui, la fermeture des maisons de tolérance ne lui paraissait pas devoir faciliter la surveillance sanitaire.

« Il y aura toujours dans l'armée, précisément, des tempéraments ardents et excessifs qui trouvent leur exutoire dans les maisons de tolérance, sinon ils s'attaqueraient à des femmes de la localité et risqueraient de commettre de regrettables méprises.

« De même pour la découverte des crimes par les militaires peu délicats qui fréquentent ces établissements, les maisons de tolérance constituent des centres de renseignements fort utiles.

« Mieux vaut locali-

**Les abolitionnistes luttent surtout pour protéger la prostituée, dont la condition sociale et morale est une honte, au vingtième siècle.**

**CONCLUSION**  
du rapport présenté par M. le D<sup>r</sup> DEGLUY à la Commission de Médecine Publique du Syndicat des Médecins de la Seine et adopté en séance du 20 Mai 1931

LES CAHIERS DE LA LIGUE AUXILIAIRE D'HYGIENE PUBLIQUE 19, QUAI DE LA MESSAGERIE, PARIS (7<sup>e</sup>)

LES RÉSULTATS DE L'EXPÉRIENCE DE STRASBOURG



ser le vice et le chahut plutôt que de le laisser se répandre en ville. Il faut canaliser le plus possible les débordements des militaires si on ne parvient pas à les empêcher.

Malgré les avis de ces hautes personnalités, la suppression des maisons de Strasbourg fut décidée.

Pour résister aux attaques de l'Union temporaire, les « tauliers » ont constitué un puissant syndicat, l'Amicale des Maisons de Société. Ils ont, eux aussi, leurs propagandistes, leurs conférenciers, leurs avocats ; ils éditent des brochures, des tracts et même des livres abondamment illustrés. Au nom de l'hygiène, de la morale et de l'ordre public, ils réclament le maintien du statu quo.

A la dernière réunion de l'Amicale, plusieurs discours ont été prononcés. Un des plus riches « tauliers » de Paris s'est exprimé en ces termes :

« Le danger est grand, chers Collègues ; mais je crois que nous ne devons pas perdre confiance. Le Gouvernement a trop de préoccupations politiques pour mettre à l'étude les réformes proposées par l'Union temporaire. Sachons profiter du délai qui nous est accordé ! Dénonçons par la parole et par la plume les manœuvres antifrançaises de nos adversaires !... »

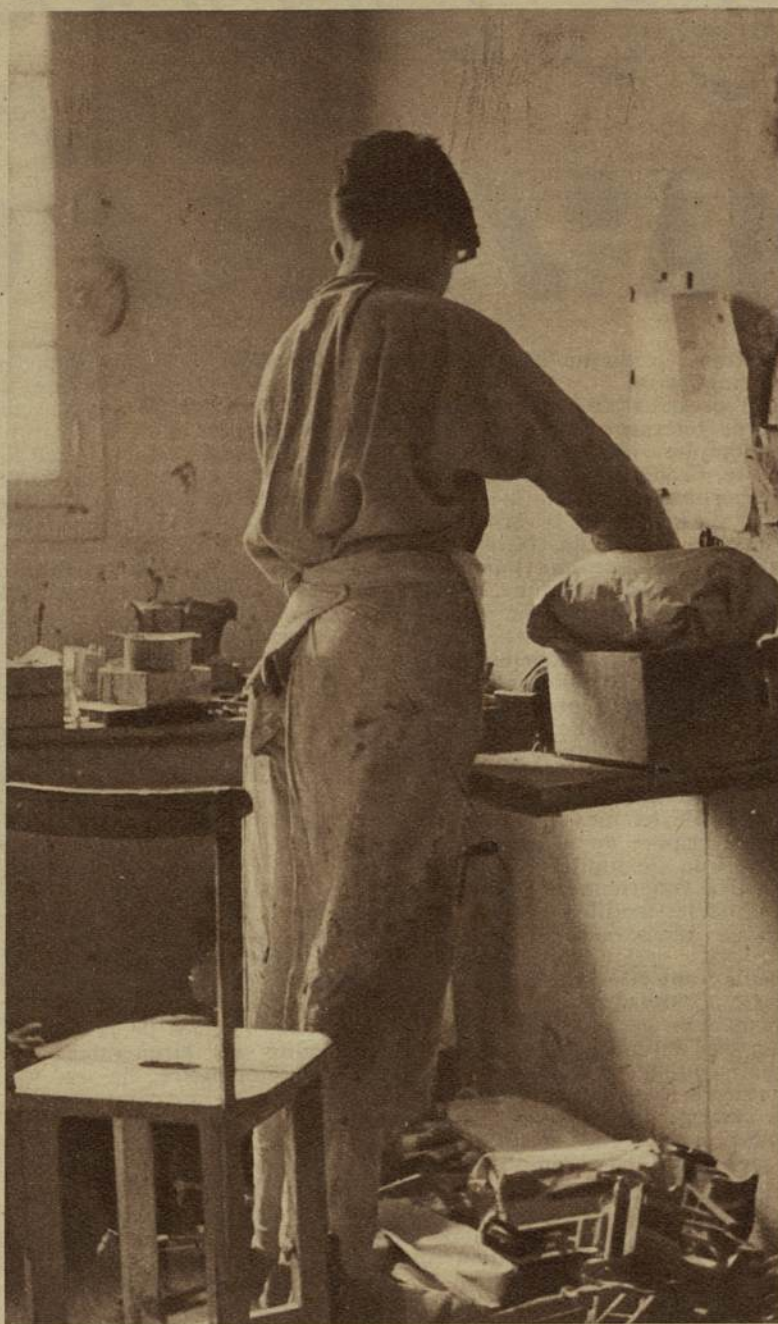
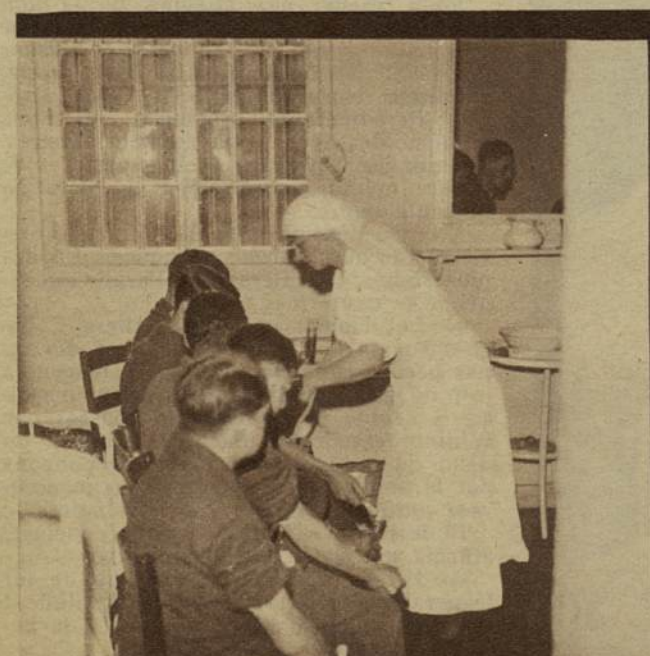
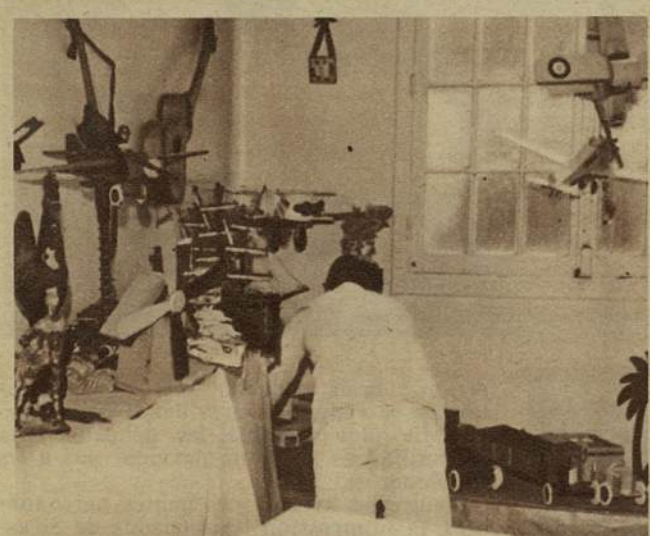
Et le riche « taulier », pour conclure, affirma son espoir en l'avenir :

« J'ai un fils âgé de dix ans. Je lui léguerai ma maison, c'est une certitude ! Pour ou contre les « maisons », la bataille est engagée... »

J. R.

# LA RÉDEMPTION

# Fresnes



Le plan d'organisation de prophylaxie criminelle que le ministère de la Justice est en train de mettre au point, reçoit un commencement d'exécution. On sait qu'il s'agit d'éviter désormais la promiscuité des prisons et de séparer les condamnés primaires, qui peuvent encore être sauvés, des malfaiteurs professionnels. C'est le régime en honneur depuis longtemps en Belgique où il donne d'excellents résultats.

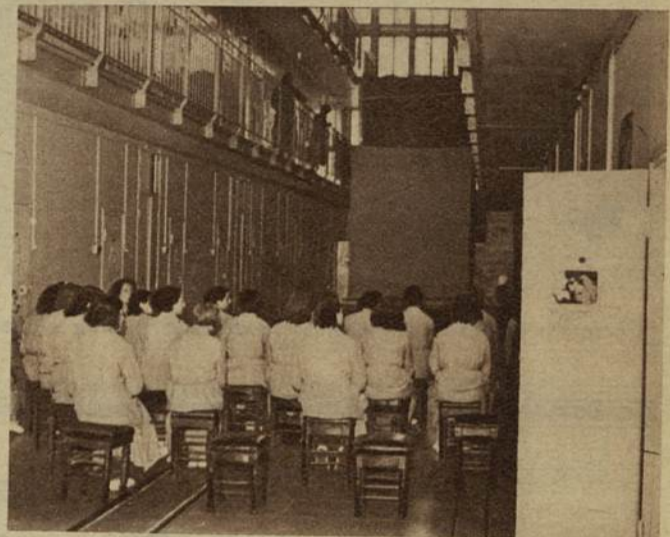
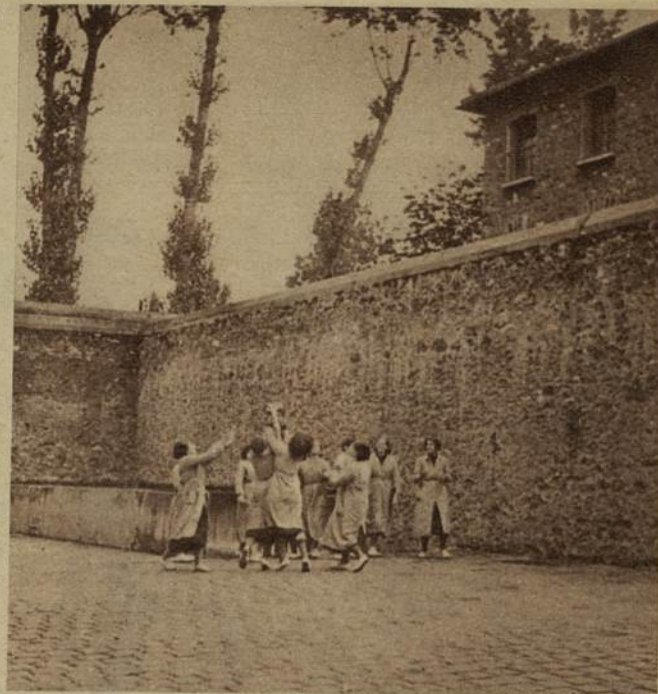
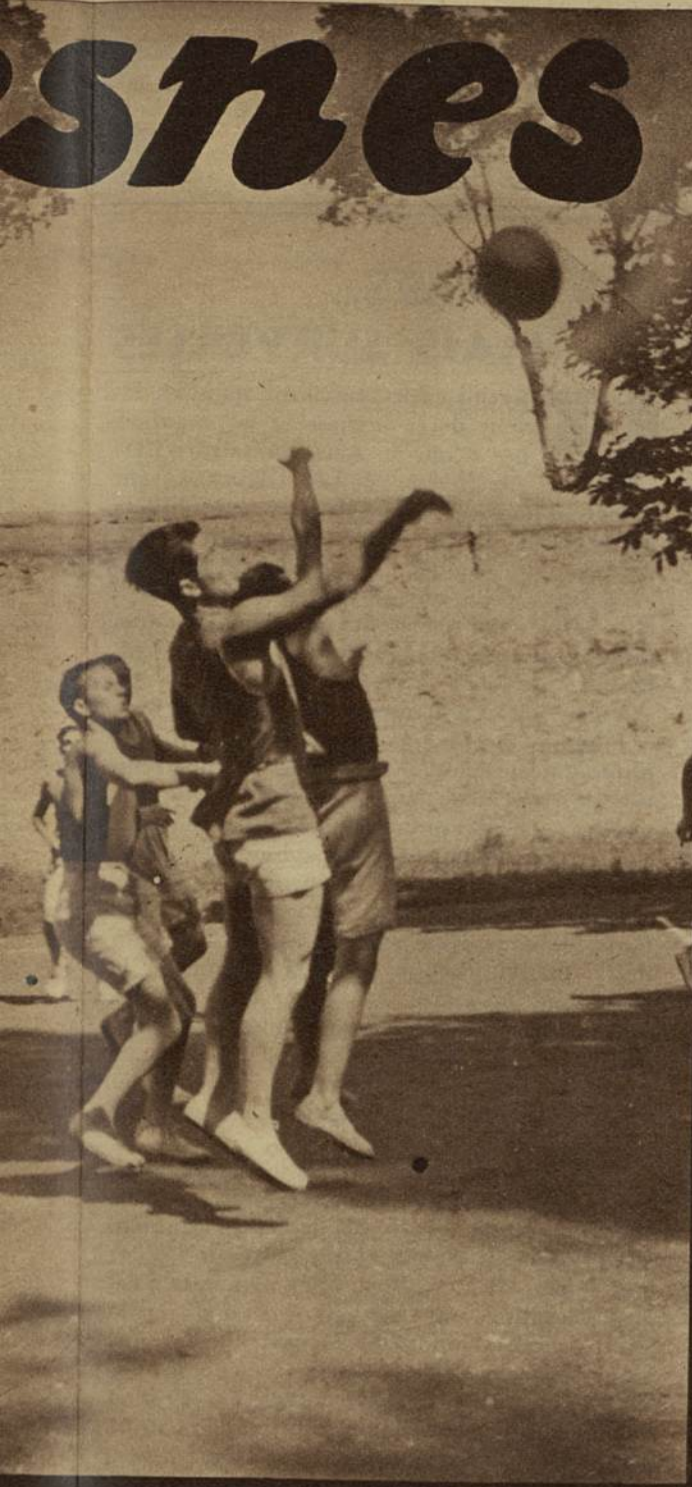
On pense bien que si cette méthode peut permettre de faire rentrer dans les règles de la société des hommes égarés, elle est encore davantage profitable aux enfants du malheur, aux adolescents égarés. Combien de jeunes dévoyés rentreraient dans le droit chemin s'ils étaient moralement soignés à temps, si on ne les jetait pas dès la première faute dans les maisons de correction où ils se corrompent au contact d'ânés déjà endurcis. Il y a longtemps que nous répétons cela ici, et tous nos reportages, toutes nos campagnes sur l'enfance maudite n'ont pas eu d'autre but que de supplier les pouvoirs publics de séparer la mauvaise herbe de la bonne, de donner une chance aux enfants plus malheureux que coupables et de ne pas les mettre de force à l'apprentissage du crime.

C'est à peu près chose faite. Le premier centre de triage et de dépistage pour les enfants passibles des tribunaux a été créé à Fresnes.



# esnes

# DE L'ENFANCE

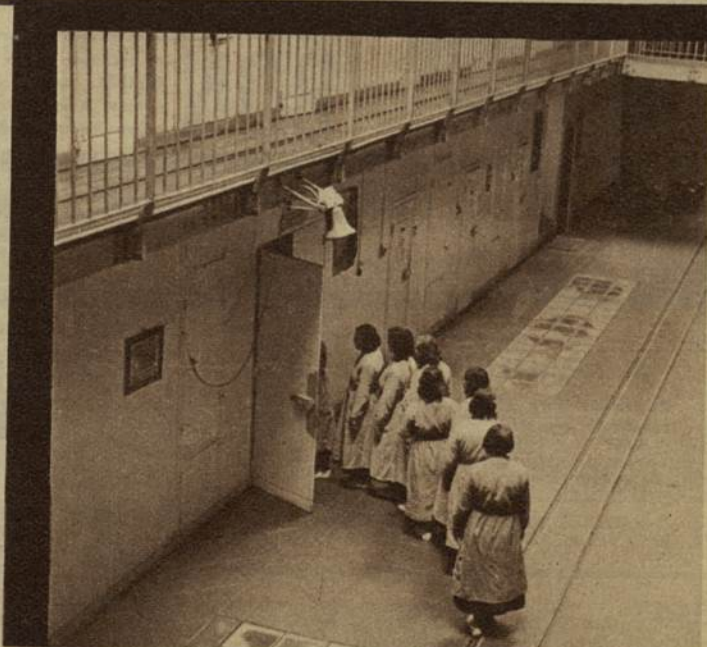
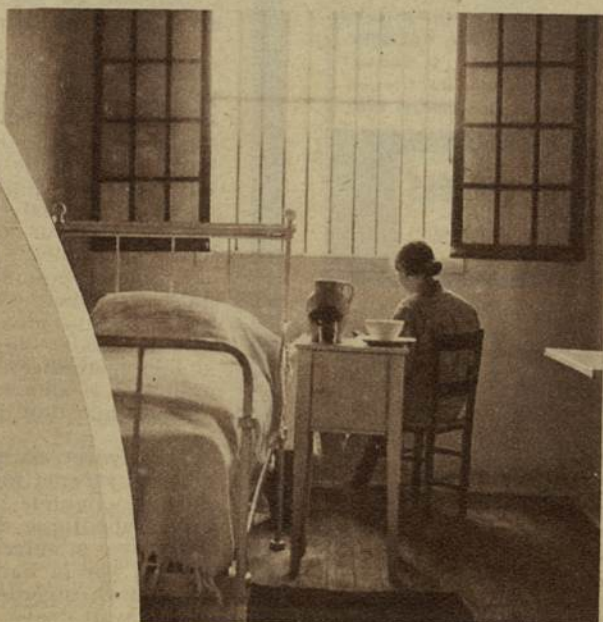


En réalité, à Fresnes, à part la prison pour les hommes, il y a deux centres pour enfants. Une maison d'éducation surveillée comme les autres, et le centre de triage.

Celui-ci est séparé en deux sections, garçons et filles. On y envoie tous les mineurs en instance d'être jugés. Ils sont soumis là à une surveillance morale très étroite sans que la discipline soit plus forte que dans les autres maisons de rééducation. Ils sont soumis à un demi-isolement. Ils ont chacun leur chambre dans laquelle ils dorment et ils travaillent à des ouvrages faciles, fleurs artificielles et accessoires de cotillons. Les loisirs sont admirablement organisés. Jeux d'intérieur et de plein air, sport, lecture, conférences, etc. On essaie de détendre leurs nerfs, d'ouvrir leur esprit et leur cœur. Quand ils passent au tribunal, on a déjà pu établir sur chacun d'eux une fiche dont le juge se sert dans son jugement.

S'ils sont condamnés, ils reviennent encore à Fresnes où on continue à les étudier. Enfin, au bout de quelque temps, on sait s'ils sont de bons sujets égarés, ou déjà des durs à cuire, et on les envoie, à ce moment-là, dans une des maisons de rééducation, naturellement en les groupant par catégories, puisque c'est le principal rôle du centre de Fresnes de ne pas mêler les mauvais et les bons.

C'est le premier pas vers une souhaitable réorganisation du régime pénitentiaire.





Carmen s'est jetée tranquillement dans la guerre civile avec l'ardeur des néophytes...



Nous acceptons en paiement, au pair, les BONS du TRÉSOR de l'émission en cours.

**TRÈS IMPORTANT**  
Les prix de nos catalogues sont toujours en vigueur jusqu'à épuisement des stocks

...d'actualité, le catalogue des GALERIES BARBÈS constitue la documentation la plus complète sur le meuble - ENVOI GRATUIT

**GALERIES BARBÈS**

Société Anonyme au Capital de 10.010.000 francs entièrement versés. Maison fondée en 1895.  
**55, Boul. Barbès - PARIS (18<sup>e</sup>)**

(Ne pas confondre! La seule entrée de nos magasins est au N° 55)  
 Succursales: **ALGER** 26, Rue Michelet ■ **BORDEAUX** 90-92-94, Cours d'Alsace-Lorraine ■ **LE HAVRE** 19, Rue du Chillon ■ **LILLE** 114, Rue Nationale ■ **MARSAILLE** 11 et 20, Rue Montgrand ■ **NANCY** 42, Rue des Dominicains ■ **NANTES** 27, Rue du Calvaire ■ **ST-NAZAIRE** 2, Rue Villés-Martin ■ **TOULON** Palais Vauban, TOULOUSE 63, Boulevard Carnot

Magasins ouverts toute la journée (sans interruption) de 9 h. à 18 h. 30, y compris le samedi. Fermés le dimanche.

**BON** à découper et à faire parvenir aux GALERIES BARBÈS pour recevoir gratuitement: 1° l'Album général d'ameublement. 2° l'Album de literie tapisserie, studios. Rayer la mention inutile. 276



**EXIGEZ L'ENCAUSTIQUE BARBÈS "BRILLANT EXPRESS"**

CHEZ TOUS LES BONS DROGUISTES ET MARCHANDS DE COULEURS  
Vente en gros: 5<sup>e</sup> des Ét<sup>s</sup> BOUQUAIN - 172, B<sup>e</sup> de Créteil - 5<sup>e</sup> Maur-des-Fossés

**M<sup>ME</sup> PAULETTE D'ALTY**

Professeur libre d'Astrologie Gle Manuscrite qui transforme les êtres ainsi que les destinées troubles. C'est la personnalité la plus vraie, la mieux éclairée, et possédant un don absolument extraordinaire de savoir répondre à tout et trouver la solution de toute difficulté. Corr. dét.: depuis 20 fr.

**SECRET EGYPTIEN INFALLIBLE**

14, rue de Turin, 14, Paris. « M<sup>o</sup> Liège ou Europe ».

250 fr. le mille adres. à copier main et gr. gains à corr. Rens. gratis. Ecrire Ets SPIREX B. P. 462, r. d. Louvre, Paris (1<sup>er</sup>).

**DE JOLIS SEINS**



Pour DÉVELOPPER ou RAFFERMIR les seins un traitement double, interne et externe, est nécessaire, car il faut revitaliser les glandes mammaires et les muscles suspenseurs. Seuls les **TRAITEMENTS DOUBLES SYBO** donnent rapidement une belle poitrine. Préparés par un pharmacien, ils sont excellents pour la santé. Efficacité garantie. Demandez la brochure gratuite envoyée discrètement par les Lab. T. SYBO, 34, r. Saint-Lazare, Paris (joindre timb.).

**ALÉX**

**NOTRE**

**Comme au cinéma !**

Tandis que Sam Wehler, un jeune policeman, dirigeait la circulation sur un carrefour de Long Island, il attira l'attention de Miss Beatrix Blackwell, une riche héritière. Plus d'une fois le bâton du policeman avait impérieusement arrêté l'auto de la jeune fille qui se rendait à la plage ou au dancing...

Bientôt, elle renonça à ces plaisirs frivoles et n'eut d'yeux que pour le modeste agent de circulation. Sam finit par épouser la millionnaire, mais, fier de son métier, il reprit, au lendemain des noces, son poste sur le carrefour habituel.



**Cours pratiques**

Les autorités de Chicago viennent de créer un « Musée du crime », afin de montrer à la jeunesse « ce qui advient aux personnes qui enfreignent les lois de la société ».

Collèges et Universités sont invitées à y envoyer leurs élèves, à qui des juges et des criminologues célèbres feront un cours spécial.

On visitera ensuite les prisons, les salles des tribunaux et jusqu'à la « Chambre de mort », où sera donnée une démonstration complète du fonctionnement de la chaise électrique.



**Objets de première nécessité**

A la suite d'une discussion mouvementée, les législateurs de Maryland ont reconnu que l'on ne saurait grever d'une taxe de luxe le rouge, la poudre et les autres produits de beauté.

« Les cosmétiques, a déclaré le rapporteur, sont des objets de première nécessité ; ils sont aussi indispensables aux femmes que les vêtements, voire la nourriture... Dans le monde moderne, où la concurrence est intense, une femme sans rouge et sans crème de beauté est vaincue d'avance ! »



Qui se souvient encore du sorcier Château, qui fut condamné à deux mois de prison par le tribunal correctionnel de Tours pour escroquerie ? C'était, si notre mémoire est fidèle, vers 1920. A Paris, la chronique des grands journaux s'en occupa ; mais l'affaire est ancienne, tandis qu'aux rives de la Loire, il doit exister encore quelques maris alarmés, et qui se souviennent...



L'indignité de son mari lui fut révélée en fouillant dans son portefeuille.

Château était un vieux paysan, aux yeux bleus et malins, qui savait nouer les aiguillettes. Il remettait aux épouses en quête d'adultère et souseuses de contenir l'ardeur de leurs légitimes mâles un sachet qui renfermait la poudre calmante. Le sachet était cousu par la femme à l'intérieur du pantalon et l'aiguillette était nouée.

Si nous évoquons ici ce souvenir, c'est qu'à la 4<sup>e</sup> Chambre du tribunal civil de la Seine, s'est plaidée récemment une croustillante affaire de divorce qui reposait, si l'on peut dire, sur le nouage des aiguillettes et que tout naturellement, dès qu'il est question de ce sujet, l'on pense à Château.

Un divorce de gens du monde, ce qui est plus rare, et non plus une histoire de paysan, clientèle inévitablement vouée à la thérapeutique des rebouteux, sorciers de villages et autres thumaturges, non reconnu par la Faculté.

Le mari, ingénieur des Ponts-et-Chaussées, avait saisi une correspondance

**DES LOISIRS... MAIS SURVEILLÉS**

UN grand effort social est tenté en faveur de la jeunesse : les « auberges » que le sous-secrétaire d'État aux loisirs, M. Léo Lagrange, veut placer au bord des routes de France, les billets de chemins de fer à prix très réduits, les voyages collectifs qui procureront distractions et repos à ceux qui travaillent, sont autant d'initiatives qui méritent, au-dessus des querelles et des passions politiques, l'unanime adhésion.

Voici l'été et le temps des vacances. Période à laquelle on rêve pendant onze mois. Les photographies sont publiées des wagons remplis de rires et de jeunes visages, de ces bras tendus vers les groupes de parents demeurés sur le quai, dans cette atmosphère des gares, toute chargée de fumée, de sueur et de joie.

Nous pensons alors aux « colonies » d'enfants, et nous nous rappelons certains scandales qui ont occupé, cette année même, la chronique judiciaire.

A ce propos, nous parvient d'une « visiteuse sociale », une lettre pleine de sages remarques. Elle nous écrit d'un coin de province, et nous fait part des observations personnelles qu'elle a faites :

« ...Chaque année, dit-elle, les cultivateurs font aux mairies une demande pour avoir un ou plusieurs de ces enfants des villes qui, pendant les mois d'août et de septembre, sont placés dans des familles. Leur demande n'est pas déterminée par leur bon cœur, mais par le désir du gain, l'amour de l'argent. Ces enfants, nourris avec ceux de la maison, ne coûtent pas cher. Les repas sont irréguliers, car c'est le moment des gros travaux et le temps manque pour manger. Les petits Parisiens sont libres, trop libres. Ils courent partout ; la surveillance est nulle, les accidents fréquents. Ils grimpent aux arbres du voisin, traînent dans

**MALES**

échangée par sa femme avec une voyante, domiciliée dans le quartier des Gobelins. Il avait trouvé les lettres de la voyante et, par le contexte, reconstitué les lettres de sa femme.

La voyante ne se contentait pas de prédire l'avenir ; à son cabinet de vision extra-lucide, était adjoints une officine quasi-médicale, un laboratoire de chimie où les poudres savamment dosées devaient produire de surprenants résultats.

De fil en aiguille et de lettres saisies en découvertes nouvelles, l'ingénieur, explorateur méthodique, finit par retrouver, dissimulés dans le haut d'un placard, deux sachets tout neufs. Il fit sur ses propres pantalons des vérifications immédiates : les sachets, confectionnés par une diabolique couturière, était de crêpe de Chine, extrêmement mince ; leurs fines parois recélaient la couche tenue de poudre.

Plaidant pour le mari, M<sup>r</sup> Maurice Darras eut une discrétion qu'exigeaient, bien sûr, le secret professionnel. Mais une telle cause excite la curiosité. Et l'on aurait été curieux de savoir si l'ingénieur s'était trouvé — comment exprimer décevant ces choses ? — diminué. S'il avait senti brusquement le malaise par quoi se définit l'état des malheureux qui... ne ressentent rien ?

M<sup>r</sup> Maurice Darras fut discret comme un tombeau, le tombeau où reposaient les amours définites du ménage qui divorçait.

Mais, pour le procès, cette question physiologique importait peu.

Ce qui importait, c'était l'outrage, l'injure faite à ce mari par sa femme, l'atteinte perfidement portée à ses prérogatives, le coup en douce qui s'efforçait de contrarier les exigences de la nature et de la loi. Et au profit de qui, messieurs du tribunal ?

Car la seconde branche de l'argument — le mot « branche » est accaparé par les juristes et plus spécialement employé pour définir les différents arguments invoqués devant les juges suprêmes, à la Cour de cassation — était au moins aussi mystérieuse que la première.

Oui, au profit de quel tiers ? L'acte gratuit se rencontre plus dans les romans que dans la vie judiciaire.

L'introduction du sachet entre la doublure et le drap n'était évidemment des-

# RE VOIX

# SECRETS

les ruisseaux. Là-bas, dans la grande ville, les parents ne s'en occupent pas ; beaucoup, pendant la saison des vacances, n'échangent aucune correspondance ou n'envoient qu'une banale carte postale... »

Ceci regarde les enfants ; et, maintenant, côté des paysans, chez qui on a placé les gosses.

« ...Quant aux renseignements que doit donner le maire de chaque village, ils sont toujours, ou presque, excellents. C'est une utile complaisance ; il ne faut déplaire à personne. Sinon, gare aux prochaines élections : le paysan est rancunier ! »

Triste vérité que celle qui est ainsi exprimée. Les garanties morales sont illusoire et les certificats complaisants, donc mensongers, constituent un véritable abus de confiance.

Par ailleurs, les enfants lâchés dans la campagne sont pour la plupart, nous écrit notre correspondante, « très avancés et au courant de bien des choses. Le laisser-aller des couples, dans la ville, les fait assister à des... gestes audacieux. La petitesse du logement les oblige à tout voir, à tout entendre. Ils sont presque tous initiés avant l'âge, moralement, si ce n'est physiquement... Nos enfants des campagnes qui, autrefois, étaient sages et naïfs, ont bien changé au contact des petits Parisiens. Et, d'autre part, les paysans ont souvent profité ignoblement de la situation... »

Comment remédier à ce mal ? Une solution nous est présentée :

Il y a beaucoup de bâtiments libres à la campagne. Grouper les enfants, petits garçons d'un côté, petites filles de l'autre : une personne compétente s'occuperait des repas, une de la promenade, une des dortoirs. Le bon ordre régnerait et la saine discipline.

Il faut empêcher le renouvellement des scandales et mettre un terme à ce trop choquant paradoxe, qu'un effort tenté pour améliorer la santé physique et morale des enfants aboutisse à leur contamination.

## La fin d'un « repent »

Norman Ryan, surnommé « le Rouge », considéré comme le plus dangereux bandit du Canada, purgéait sa peine dans la prison de Knipseon. Sa conduite exemplaire lui valut son pardon, et, remis en liberté, Ryan prêcha une croisade contre le crime. Le jour, il faisait des conférences dénonçant le gangland, et la nuit... il se livrait au vol et au pillage. La police ignorait tout de cette double vie jusqu'au jour où le « repent » fut tué dans un bar qu'il était venu rançonner, revolver au poing.



## L'école du crime

On vient de découvrir à Budapest une organisation criminelle fondée par Michael Marcsik, cambrioleur célèbre. Marcsik s'était improvisé professeur du crime.

Il faisait des cours réguliers à un groupe « d'étudiants » auxquels il enseignait toutes les finesses du métier et leur fournissait des exemples empruntés à sa propre carrière.

Marcsik prescrivait à ses élèves des « études théoriques » et des « exercices pratiques », et se vantait de former, grâce à ses méthodes, des spécialistes hautement qualifiés.



## Criminalité anglaise

Le bureau de police de Londres vient de publier d'intéressantes statistiques sur la criminalité en Angleterre.

On compte, au cours de l'année révolue, 80.335 crimes, dont la plupart sont des vols et des cambriolages.

A Londres, les crimes sont en décroissance, à la suite de la réorganisation de Scotland Yard, qui n'enregistre que 25 meurtres commis dans la capitale.

Le chiffre n'est certes pas élevé, mais Jack l'Etrangleur ne va-t-il pas ajouter quelques nouveaux noms à cette liste macabre ?



...Et le spectacle même de la mort constante n'a pas pu tempérer ce goût du martyre.

## Le problème sexuel

### GRAVES CONSÉQUENCES DE LA PUDIBONDERIE

Sous prétexte de la pudeur, une pudibonderie exécrable nous oblige souvent à traiter « en secret » des sujets qui, bien au contraire, réclameraient à être discutés et examinés au grand jour. Les médecins sont unanimes à reconnaître que les maladies dites « vénériennes » se propagent beaucoup plus rapidement dans les pays où, qualifiées de honteuses, elles ne sont combattues qu'en cachette.

Or, il est grand temps d'organiser la lutte impitoyable contre ce fléau de l'humanité. Parmi ces maladies, la blennorrhagie et ses suites, souvent très graves, occupent une place prépondérante. Des statistiques ont permis de constater qu'en Europe 75 à 80 % des adultes en sont frappés.

Cette affection, dont la gravité n'est pas à sous-estimer, car elle mène à de nombreuses complications (urétrite, prostatite, cystite, goutte militaire, pertes blanches, etc.), peut être pourtant efficacement et rapidement combattue.

Parmi ses médications, nous signalerons en premier lieu GONEPHAL, traitement souverain, par voie buccale, de toutes les affections aiguës ou chroniques de l'appareil génito-urinaire des deux sexes. Sans lavages ni injections, Gonephal guérit en dépurant le sang, en communiquant aux reins ses merveilleuses propriétés antiseptiques et microbicides. Pas de complications ni rechute. Absolument inoffensif ; n'affecte ni l'estomac, ni le foie, ni les reins.

Dans un but de vulgarisation, les Lab. Sourcin adresseront gracieusement à tous nos lecteurs qui en feront la demande une brochure dans laquelle sont exposés, dans un langage clair et simple, tous les renseignements essentiels que doivent connaître toutes les personnes à partir de la vingtaine. (Prière joindre 1 fr. en timbres pour frais d'envoi.)

Dr J. P.

P. S. — La cure complète GONEPHAL est envoyée discrètement, franco, contre 62 francs. Le « Préventif Complet GONEPHAL » : 25 francs. Lab. Sourcin (Serr. D.), 2, rue Richer, Paris. Egalement en vente dans toutes les bonnes pharmacies.

### VOUS AUREZ TOUS DE BEAUX CHEVEUX

Je possède formule scientifique, souveraine, unique, contre : démangeaisons, chute, pellicules, cheveux clairsemés, gras ou secs, etc. et active repousse. J'envoie "Gratuit et Franco" mon livre précieux de vérité et de bienfaits, très documenté sur ces affections qui sont exploitées par trop de charlatans. "Attestations admirables" : "Cela ne vous engage à rien, même après avoir tout essayé. écrivez-moi. Sœur HATDEE, à Les Bourdottes-Saint-Agne, TOULOUSE."



## NOUÉS

finée qu'à réserver au coupable inconnu les ardeurs de la femme adultère.

Ainsi raisonnait l'ingénieur ; ce fut le thème de la plaidoirie que prononça pour lui, très spirituellement, M<sup>e</sup> Maurice Darras.

Dans son dossier, au-dessus des cotes de plaidoirie, le petit rectangle de crêpe de Chine, tout plein encore de la fine matière et de ses maléfices, reposait, pièce à conviction décisive.

Pris par les lettres révélatrices plus encore que par les sachets, M<sup>e</sup> Guillaume Hanoteau ne resta pas, toutefois, sans réplique.

Sans doute, il aurait pu plaider qu'une femme, en voulant tempérer les élans d'un mari qui s'est révélé doué d'un appétit insatiable, n'a pas commis, au sens du Code, cette injure grave qui motive le divorce... M<sup>e</sup> Hanoteau fut beau joueur.

Sur ce premier point, il accepta de perdre son procès, mais sa cliente avait formé une demande reconventionnelle. Elle aussi avait, à son dossier, des lettres.

Pas adressées à une cartomancienne, mais au mari par sa maîtresse ; des lettres toutes remplies d'impressions, de sensations plutôt, des « huitis vécues », aux dernières vacances, tandis que la femme était à Cabourg avec ses enfants et que le mari était resté à Paris...

Après chaque rencontre — c'était une manie chez la maîtresse et une manie tenace — elle éprouvait le besoin de décrire par le menu ce qu'elle avait senti.

Et tout était raconté avec précision, comme le compte rendu nécessaire de quelque cérémonie officielle : de quoi faire rougir un chimpanzé.

La réplique, on en conviendra, valait l'attaque et la neutralisait.

Et reprenant alors, comme on dit, du poil de la bête, M<sup>e</sup> Hanoteau tentait de

justifier, par les incartades du mari, les consultations recherchées, auprès de la sorcière des Gobelins, par la femme.

— Avec un pareil débauché, plaident-ils, ma cliente ne devait-elle pas prendre de sages précautions ? Les nuits d'août n'étaient pas celles du poète : le débordement de la bête y apparaît dans toute son ignoble brutalité ; nous en avons le témoignage écrit. S'il a conservé ces lettres — et il les a imprudemment conser-



Les philtres de la sorcellerie devaient « nouer » ces ardeurs extraconjugales.

vées, puisque sa femme les a découvertes — c'est qu'il prenait à les relire un plaisir qui renouvelle et qui aggrave son infidélité...

Le tribunal en avait assez entendu : des deux côtés, la cause était jugée. Madame avait eu le tort d'employer des méthodes illicites ; monsieur avait eu le tort d'avoir une maîtresse.

Ils furent renvoyés dos à dos. Et, selon la formule traditionnelle, c'était justice...

Jean MORIERES.



## SEINS développés, raffermissés, reconstitués.

### SALIÈRES combinées par les Pilules Orientales

Seul moyen pour la femme d'acquiescer, de conserver ou de recouvrer la BEAUTÉ DE LA POITRINE. Toujours bienfaisantes pour la santé, elles conviennent aussi bien à la jeune fille qu'à la femme adulte.

Plus de 50 ans de succès ont popularisé les

### PILULES ORIENTALES

Traitement de deux mois environ, facile à suivre en secret. Flacon avec notice contre remboursement 21 fr. Ecrire à J. RATIE, Ph<sup>e</sup>s (Service 72 - J. 1, 45, rue de l'Ecliquier, PARIS 10<sup>e</sup>). Envoi discret par la poste. A BRUXELLES : Ph<sup>e</sup>s Delacre. GENEVE : Ph<sup>e</sup>s des Bergues.

## ACCORDÉONS — Instruments de musique !



Vente directe du fabricant aux particuliers

— franco de douane —

Plus de 1 million de clients.

Demandez de suite notre catalogue français gratuit

MEINEL & HEROLD, Markhausen 509 (Tch.-Slov.)

Affranchir lettres 1.50, cartes-post. 0.90

## VIENT DE PARAÎTRE

### SOMMAIRE

L'initiation sexuelle — Ce que doit être l'éducation sexuelle — La Fécondation végétale — La Fécondation animale — Les sexes — Organes génitaux masculins — Organes génitaux féminins — Les spermatozoïdes — Les ovaires — La procréation humaine — L'accouchement — La syphilis — La Blennorrhagie — Préservation sexuelle — Lutte contre les maladies vénériennes — Les centres prophylactiques officiels — Pour l'harmonie sexuelle.

## LA VIE SEXUELLE

Précis d'initiation

Pierre BASSAC

« Pour la vérité, contre l'ignorance, pour la santé et le bonheur intime des individus. »

Envoi à domicile en paquet clos contre remboursement ..... 12 Frs

LIBRAIRIE CRITIQUE

25, Rue de Vanves - PARIS-14<sup>e</sup>

## ADMINISTRATION - REDACTION - ABONNEMENTS

3, RUE DE GRENELLE - PARIS (VI<sup>e</sup>)

TÉLÉPHONE : LITRE 46-17	FRANCE ET COLONIES	1 an	6 mois
ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE : DETEC-PARIS	ÉTRANGER (TARIF A)	65. »	35. »
COMPTE CHEQUE POSTAL : N° 1298-37	ÉTRANGER (TARIF B)	85. »	45. »
Tous les règlements de comptes et abonnements doivent être établis à l'ordre et au seul nom de "Déflective"		100. »	55. »



### III. — LES TRIPOTS (1)

**P**our l'observateur qui cherche à découvrir ceux que tue la passion funeste, ceux qui sont intoxiqués du jeu comme d'autres le sont de drogues, ceux que Notre-Dame du Hasard entraîne par la main, dans un décor d'enfer, sur une lande stérile, hagards, à la fois désespérés et poursuivant un espoir toujours déçu, toujours recommencé, l'atmosphère des casinos n'est pas parfaite. Il y a là trop d'amateurs, de gens attirés par les vacances, la saison, l'agrément de la ville, le snobisme, qui vont au casino comme à un spectacle et qui s'assoient à une table de baccara sans y attacher autrement d'importance. Ils perdent ou gagnent quelques dizaines de louis ou même quelques centaines, rentrent chez eux et ne pensent plus au jeu jusqu'à la prochaine occasion. Les véritables possédés sont perdus parmi eux.

Pour les voir tels qu'ils sont, nus, enfoncés dans leur vice, butés sur un chiffre, une couleur, n'ayant pas d'autre horizon, ni même d'autre raison de vivre, malades de la volonté, voués à la misère, au malheur, à la malédiction des leurs, au suicide, il faut aller les chercher dans les officines où l'on fabrique le poison, dans ces cercles officiels ou clandestins où l'on ne va que pour jouer.

L'atmosphère y est sinistre. On y entend parfois des éclats de rire nerveux, mais on n'y voit jamais un visage s'éclairer de cette douceur qui est le sourire. Cercles pseudo-artistiques, pseudo-amicaux, dont les administrateurs, les véritables patrons, sont presque toujours des financiers véreux et les directeurs, ceux que l'on voit, de vieux généraux qui arrondissent ainsi leur retraite, ou des rabatteurs amènent des provinciaux, des fils de famille qu'il s'agit de plumer vite et radicalement. Une faune étrange les compose. Il y a ces pigeons; ces innocents à dépouiller et qui se sont fourvoyés là, que l'on a généreusement invités à dîner, qu'on pousse ensuite, à l'heure du cigare, dans la salle de jeu. Il y a les professionnels, rabatteurs,

(1) Voir « DÉTECTIVE », depuis le n° 404.



Ce fut un beau tapage et que ne calma pas le retour de la lumière. Les clients, des gens très bien, crièrent au scandale, au remboursement. La direction, sans explications, remboursa et il y eut, ce soir-là, chose assez étonnante, pour 800.000 francs d'enjeux perdus... sur la foi des joueurs, qu'il était bien difficile de mettre en doute dans des circonstances pareilles. Et puis on chercha. Le fait était d'autant plus scandaleux qu'il entraînait la responsabilité directe de la maison. Puis on s'étonna de ne plus voir l'homme aux lunettes noires. Alors, on trouva. Depuis des mois, ce grand diable, sympathique, d'ailleurs, était un assidu du cercle. Admis avec un excellent parrainage, il avait l'estime des croupiers avec lesquels il était généreux. Il circulait constamment autour des tables, ne faisant que des bancos debout. On comprit son manège et le but de ses lunettes noires. Il ne fut question ni de le retrouver ni de rechercher les complicités qu'il pouvait avoir dans la maison. On étouffa l'affaire, les clients revinrent peu à peu. Le cercle est, aujourd'hui, prospère.

— Voilà, mon cher, qui vous démontre que les cercles les plus chics, où la clientèle est triée, peuvent avoir leurs aventures. Supposez qu'une telle histoire arrive au cercle Haussmann où nous étions hier et vous imaginerez le « tollé » qu'elle provoquerait.

Nous remontons la rue Blanche par cette trop fraîche soirée d'été, Lucien et moi. Depuis huit jours, nous menons la vie des cercles, mais des cercles chics. Nous avons coudoyé le « gratin », rencontré de puissants hommes d'affaires, des jeunes arrivés assez inquiétants, de vains dilettantes, quelques types douteux retour de Monte-Carlo ou de Deauville qui ont feint de ne pas nous voir. J'avoue que le sourire glacial

foule bruyante qui prend place et qui réclame. Des garçons gueulars tiennent à bout de bras des soupières.

— Vous arrivez bien tard, messieurs. Ce ton de reproche d'un gérant sordide me donne l'envie d'aller dîner tranquillement au restaurant d'en face ou de coller une gifle à ce curieux hôte. Il faut s'asseoir coûte que coûte. M. Lucien, cynique, tant il est calme, s'est placé dans un coin, à un bout de table, et dispose déjà devant lui son maigre couvert. Plus porté que je ne m'y rends, je me trouve assis, très mal, mais près de la fenêtre, à l'autre extrémité de la salle. J'aurai au moins la consolation d'avoir la place Blanche sous les yeux et aussi la façade narguoise du petit moulin qui bat des ailes. Une soupe aigrelette et courte, une blanquette fade de pensionnat, une mixture de légumes sont jetés dans nos assiettes par des garçons hargneux. Deux gaillards qui paraissent avoir faim me font une garde du corps solide, enfonçant leurs coudes dans ma poitrine. Ah ! mais si, j'en veux terriblement à Lucien, et je souhaite de manger en paix, n'importe où, un sandwich à la moutarde ! De temps à autre, me haussant, j'aperçois sa fine silhouette. Il bavarde paisiblement avec son voisin.

— Pourriez-vous me donner un peu de votre vin, monsieur ?

— Avec plaisir ! C'est que ce gérant est terrible, savez-vous ! Jamais nous n'avons pu obtenir plus d'une bouteille.

Je fais remarquer à mon voisin altéré que c'est déjà coquet.

— Je ne bois jamais entre les repas, m'explique-t-il, mais lorsque je mange, il me faut toujours plus d'une bouteille.

Je verse abondamment dans son verre. C'est un jeune homme efflanqué, aux joues creuses, au nez crochu armé de bésicles. J'interroge :

— Vous venez souvent ici ?

# NOTRE DAM DU HASA

et le regard inquisiteur de mon ami sont gênants et qu'il n'est pas impossible qu'on l'ait pris pour quelque inspecteur de la brigade des jeux. Bref, nous avons vu beaucoup de gens, mais pas appris grand-chose de nouveau. Dans ces lieux chics, comme ailleurs, des hommes s'amuse à se voler de l'argent par un moyen régulier et se passionnent au jeu.

Seulement, ces gens sont bien élevés et, à la longue, cela devient monotone. C'est l'avis de Lucien qui, les mains dans les poches de son pardessus et le col relevé, fredonne un air en vogue. Nous arrivons place Blanche. Le Moulin Rouge fait tourner ses ailes de feu ; le carrefour est grouillant, empli de foule et de bruit. Il fait moins froid. Nous aimons Paris et nous en souvenons tout à coup parce qu'il découvre un de ses visages les plus chers. Cette pensée commune nous rapproche, nous donne le même sourire.

— C'est l'heure, cher ami, me dit Lucien, tirant sa montre.

A côté d'un établissement très éclairé de la place, un escalier déroule sa spirale et son tapis. Au bas, un monsieur assis devant une petite table et des registres nous reçoit, accueillant. Tandis que mon ami s'occupe de mon introduction, je remarque que le tapis est usé et que la maison a des odeurs fortes de gargote. Formalités rapides. Je suis admis au « Cercle de la Cloche ».

— Vous ne m'en voudrez pas trop, ami, tout à l'heure ?

Lucien a pris un air apitoyé et, sans attendre ma réponse :

— Dans votre métier, il faut bien savoir faire des sacrifices.

Nous avons gravi deux étages, laissant à gauche les salles de jeux, dans l'obscurité, et nous nous trouvons, tout à coup, dans une pièce qui tient à la fois de la salle de réunion électorale et du réfectoire de troupiers. L'air y est lourd et malsain. Les murs douteux contiennent mal l'entassement d'une

Mais tous les soirs, monsieur. La maison ne serait pas trop mauvaise si ce n'était pas la question du vin.

— Et le service ?

Il me regarde, l'air effaré. La question du service l'importe peu. Il peut manger, c'est l'essentiel, et lorsqu'il tombe sur un voisin complaisant qui lui permet de boire à sa soif, c'est le rêve. Car, par ses explications, je suis totalement éclairé maintenant. Le cercle sert des repas gratuits. Il suffit, à la fin du dîner, de remettre quarante sous au garçon, si l'on dispose de cette somme. Je me souviens de la phrase prononcée, hier, par mon ami.

— Demain, nous irons chez les affamés.

Il ne pouvait mieux dire. Ces gens autour de moi ont bien des têtes faméliques et, s'il en était autrement, comment supporteraient-ils l'humiliation de ce personnel arrogant, de cette servitude et aussi de cette atmosphère décourageante ? Je remarque que la plupart d'entre eux sont étrangers, des Russes surtout, des Polaks, des Asiatiques. Les clients français que je distingue facilement ont l'allure de petits courtiers, d'employés de commerce, d'étudiants. Le jeu a aboli à ce point leur volonté qu'ils lui ont tout sacrifié, même leur liberté et leur dignité. Le peu d'argent qu'ils possèdent ira tout à l'heure sur les tapis verts de la salle du premier étage. « Fauchés comme les blés », ils se priveront du repas de midi et trouveront ce soir à « la Cloche » leur refuge et un repas, même s'ils n'ont pas dans la poche les quarante sous du pourboire ; malin, le garçon leur fera crédit. Certains, sans gîte, tourneront toute la nuit autour des tables de baccara et, vers trois heures du matin, s'endormiront lourdement sur les banquettes.

Mon voisin grignote mon pain en attendant le fromage. La gaieté, une gaieté factice s'exprime autour de moi en toutes les langues. Les petits suisses et les galettes apportés sur les tables sont instantanément rasés par des mains crochues. On se presse.

Le rassemblement va sonner comme à la caserne. Déjà des groupes se lèvent. Soudain, les lumières s'éteignent, c'est le signal ! La direction a trouvé là un moyen excellent pour imposer la discipline à des gens qui n'en finissent plus de manger...

Tandis que la foule s'écoule par le trou béant de l'escalier, Lucien est venu me rejoindre près de la fenêtre. Je ne puis m'empêcher de lui manifester tout de suite mon étonnement et ma tristesse.

— Il fallait que vous voyiez cela, me dit-il. Paris compte beaucoup de maisons de ce genre qui, par ce procédé humiliant mais adroit, entretiennent la passion du jeu.

Déjà, dans la salle du premier étage, les tables sont accaparées. Autour des tapis sales, de petits enjeux sont engagés. Où sont les brillantes parties du Touquet et de Deauville ? Mon voisin de table de tout à l'heure joue debout, la main pleine de jetons verts. Comme je me souviens qu'il n'a pu régler son pourboire, tout à l'heure, lorsque le garçon circulait, tendant son assiette, je m'étonne qu'il puisse jouer. Lucien m'explique :

— Il fait le jockey. Il va de droite à gauche, serre des mains, déclare qu'il est toujours en veine. Ainsi il arrive à convaincre certains imprudents (ils sont nombreux) qu'il y a intérêt à avoir deux fois la main par tour de sabot. Il se fait remettre des jetons par sa victime et joue, dit-il, pour elle, sans autre but que de se distraire. S'il gagne, il partagera cependant le bénéfice et s'il perd n'aura rien risqué. Souvent même, s'il perd, il « étouffera » quelques jetons discrètement, ce qui lui assurera sa matérielle de la journée du lendemain.

Souvent, presque toujours, le jockey est un racoleur du cercle. Il va de café en café, recherche de futurs clients pour la maison et leur sert obligamment de parrain. Bientôt ces clients seront ses victimes. Lorsque certains cercles font payer des droits d'ins-

— Une belle vie !...

M. Lucien haussa les épaules :

— Oui... une belle vie...

Philosophant, il ajouta :

— Jusqu'à la catastrophe ou à la débîne complète, le joueur est victime d'une perpétuelle illusion. Il oublie avec une inconsciente désinvolture les jours de perte pour ne se rappeler que les jours de gain dont il caresse le souvenir, et envisage des lendemains d'apothéose. A ses amis, il annonce des bénéfices outrageusement majorés et finit par se persuader qu'il les a réalisés. Petits et gros joueurs ont une mentalité identique : emportés dans la tourmente, ils sont capables des pires actes et j'en connais qui ont moins sacrifié à l'amour qu'au jeu...

Et, comme parlant à lui-même :

— ... Pour en arriver aux mêmes déceptions. L'excitation tombée, on s'aperçoit que l'on est trahi aussi bien par l'un que par l'autre.

Un sourire désenchanté accompagne ces mots. Il continue :

— ... La chronique judiciaire est éloquent à cet égard. Le cas n'est-il pas typique de ce Lasternas, premier clerc de notaire d'une étude parisienne, qui engloutit seize millions aux courses et au jeu, espérant jusqu'à la dernière minute faire combler par la chance une « différence » pareille ?

Jamais la logique pure ne sera mise en cause devant le désastre, mais la malchance ou... l'insuffisance de capital (ô Lasternas !). Crédules, les joueurs seront même victimes de croupiers malhonnêtes qui se targuent de les avantager en préparant « une main » à leur intention. Si « faire une main » n'est pas théoriquement impossible, c'est une opération qui réussit rarement. La coupe peut la casser. D'autre part, à qui va échoir cette main, à la table, et pourquoi sera-ce au joueur complice du croupier ? Le joueur prend la main avec confiance et si, par hasard, il tombe sur la grosse banque, il attribuera la cause de son succès au croupier — ce dernier, malin, renforcera cette conviction en manifestant sa joie par des signes discrets mais éloquents. S'il y a perte, le croupier aura toujours une bonne excuse. Il dira, par exemple : « Vous avez vu, tout à l'heure, avec ce faux tirage du 4, la main a été cassée », ou encore : « Pourquoi n'avez-vous pas racheté cette main du 2 ? » Battu... mais content, parce qu'il se croit malgré tout avantagé, le joueur gardera sa confiance au croupier dont il paiera cher la complicité.



Le caissier lève les bras au ciel.

— Cela m'est impossible. Vous pouvez vous en assurer : les disponibilités du moment ne le permettent pas. J'ai déjà trop prêté.

Le commissaire s'excuse et s'en va. Il s'est débarrassé adroitement d'un joueur à qui il ne voulait pas faire d'avance.

Lucien sourit :

— La maison n'a pas confiance. Certes, le métier est délicat. Il faut pouvoir, sans froisser le joueur, ne pas commettre d'imprudence. La semaine dernière, dans un cercle voisin, un agent de change, habitué de la maison, s'est fait avancer dix mille francs sur des titres sans valeur. Dans la nuit, il a pris le train pour l'étranger. Risques du métier. Au cercle de X..., un Levantin, gros joueur, se fait remettre trente mille francs sur un beau solitaire. Bientôt la direction apprend que ce bijou n'est pas à lui, car une femme du meilleur monde et très ennuyée, doit, pour le retirer, se présenter directement au cercle et rembourser le montant du prêt.

Nous descendons les marches pauvrement capitonnées de l'escalier de « la Cloche ». Un petit vent froid balaie la rue. A la porte, deux messieurs paraissent attendre, paisibles, le col de leurs pardessus relevé.

— Ce sont des inspecteurs de la Sûreté, chuchote mon compagnon.

— Que font-ils là ?

— Ils attendent probablement la sortie d'un client du cercle, pour l'appréhender, sans esclandre.

— Pourquoi ne vont-ils pas le chercher là-haut ?

— Pour ne pas nuire à la réputation de la maison. La direction est, paraît-il, assez obligeante pour la police. Les services mutuels entretiennent l'amitié.

— Pourquoi ne ferme-t-on pas toutes ces boîtes ?

— Mais vous devriez savoir, mon cher, que le Parlement en a décidé la fermeture.

— Alors ?

— Comme on refusait à cet excellent député, le baron Patenotre-Desnoyers, la réouverture du Casino d'Enghien, il demanda par représailles — et, ma foi, c'était de bonne guerre — la fermeture de tous les cercles parisiens. Logique, le Parlement lui a donné satisfaction. A minuit, il vota cette mesure de salubrité à une belle majorité... A trois heures du matin, par un amendement adroit, il décida (beaucoup de députés étaient partis, d'autres avaient somméil) que cette mesure ne serait opérante qu'en 1931, estimant qu'une application immédiate léserait certains intérêts « respectables ».

— Mais nous sommes en 1936 ?

Mon ami se mit à rire :

— Ce sera pour l'an 2000 ! Et, d'ailleurs un autre amendement a autorisé les jeux d'Enghien.

(A suivre.)

Maurice MARROU.

**Ce n'est pas dans les casinos mais dans des sordides officines que l'on découvre les vrais possédés du jeu.**



**La plupart de ces dévôts de N.-D. du Hasard sont des Russes, des Polaks et des Chinois.**

cription, ceux-ci sont remis, tout ou partie, au jockey recruteur.

— Mais les clients (j'allais dire les victimes) de ces cercles, qui sont-ils ?

— Beaucoup d'individus tarés ou qui prétendent vivre de jeu exclusivement ; tout un monde interlope et cosmopolite. Aussi beaucoup de petits joueurs passionnés, pris dans un engrenage dont ils ne ressortiront plus ; ce sont des gens de condition moyenne ou modeste qui viennent ici se faire exploiter. Voici, par exemple, un jeune employé de commerce ; joueur acharné, dont le traitement mensuel est de 1.000 francs, je suppose. Le jour de la paie, il règle sa chambre, sa blanchisseuse, ses dettes de jeu du mois dernier et, avec fièvre, entre, le soir, au « Cercle de la Cloche » avec cinq cents francs en poche. Il prend en hâte le dîner de deux francs et, fébrilement, va s'asseoir à une table de jeu. Il perd, gagne, repère, regagne et, à trois heures du matin, il quitte le cercle avec un bénéfice. Avec cette naïveté qui est le propre du joueur, il croit en son étoile ; joyeux, pour fêter sa chance, il se dirige vers un dancing, dansera, boira et laissera plus d'argent qu'il n'en a gagné.

Le lendemain, ce sera la débacle à « la Cloche » et notre jeune homme sortira avec une belle culotte. Il empruntera, les jours suivants, pour se refaire, ira au Mont-de-Piété, suprême ressource. Il jouera jusqu'au dernier sou et vendra même ses tickets de restaurant, s'il en a. Puis il ne mangera plus à midi et fera des acrobaties pour trouver les quarante sous nécessaires au repas du soir à « la Cloche ».



Il est minuit. Les parties continuent dans un brouhaha monotone. J'éprouve un irrésistible ennui de quitter « la Cloche », ses joueurs besogneux et équivoques, ses tapis sales et ses rideaux sang de bœuf. Sans aménité, les surveillants passent et repassent près de nous ; tels des sous-officiers de service, ils interviennent rudement dans les conflits entre joueurs.

Assis, maintenant, sur les hauts tabourets du petit bar qui fait suite à la salle, nous suivons d'un œil curieux le manège d'un monsieur âgé, très énervé, qui sollicite un prêt de la maison.

— Mais parfaitement, monsieur, lui répond un commissaire.

Ils s'approchent de la caisse. Le commissaire des jeux a fait un signe d'intelligence à un caissier.

— Vous pouvez remettre 50 louis à monsieur.



## I. — RECRUTÉ MALGRÉ LUI

**A**LIVOURNE, je logeais avec un Génois, Saviniani, qui était soldat dans ma compagnie, et nous n'avions pas voulu d'autres camarades avec nous. C'était un grand gaillard avantageux, sec, un peu fripé, noir de poil et de prune, tel, en un mot, que les femmes les aiment; de fait, il en avait bien quatre qui travaillaient pour lui, et des *belles marcones*, comme il disait. On l'appelait Bel Viso.

Un soir, dans la rue (nous sortions de chez Biffi), il me dit :

— Attends, mettons-nous là.

— Pourquoi faire ?

— Tu vas voir. Marche doucement.

Nous nous blottimes dans un renfoncement qui ne sentait pas la rose.

— Ça mouscaille, dis-je.

— Tais-toi donc, fit-il.

On entendait des gens marcher. Je risquai un œil par delà l'arête du mur et vis deux hommes qui arrivaient, dont l'un portait une lanterne. A mesure qu'ils avançaient, la clarté devenait plus blanche et la monture en fer du falot dessinait plus nettement sa raie noire sur le sol; mais, au moment où ils passaient devant nous, le valet qui la portait s'arrangea pour masquer la lumière, si bien qu'on ne nous vit pas.

— Allez ! dit Bel Viso.

Nous sautons sur le passant, qui avait assez l'air d'un gentilhomme, pendant que le valet s'enfuit en douce, sans pousser un seul cri.

— Aah ! fait l'homme.

Et il se courbe, les mains sur son ventre.

— Hâte-toi, quoi ! dit Bel Viso en essayant son épée au pourpoint du blessé.

Déjà, les bourgeois se mettaient aux fenêtres. Mais nous eûmes tôt tourné le coin de la rue.

Chez nous, Bel Viso me montra la cape, le chapeau et l'épée; les plumes seules du chapeau valaient bien cinquante piastres.

— Pas une tache sur les frusques ! dit-il. Tu vois, il faut être deux. Tu as la bourse ?

Je la lui donnai; à peine s'il s'y trouvait quelque monnaie.

Le lendemain, à six heures du matin, arrive le valet.

— Et la bourse, tu ne l'as pas ?

— Non, répond Bel Viso, on n'a pas eu le temps.

Ce n'était pas vrai, mais l'autre n'osa rien dire. Bel Viso cria, subitement en colère :

— Je l'ai promis que tu aurais ta part, *porco Dio* !

Le valet lui jeta un mauvais regard et sortit. « Il va nous donner », pensai-je. J'étais ennuyé d'être mêlé à cette histoire. Je m'empressai d'aller prendre l'air.

Dans l'après-midi, chez Biffi, je rencontrai Les Grouilles, un Provençal qui avait servi à la compagnie des galiotes de Toulon. Les Grouilles, c'était son nom de guerre; s'il en avait un autre, je ne l'ai jamais su. Un bon drille, plus large que haut, mais déjà vieux: il avait plus de trente-cinq ans.

— Tu fais triste mine, *franzin*, me dit-il en rigolant. Aurais-tu *escapouché un ripault* ? (*Estourbi un pantle*.)

Quelle brute !... Je n'étais pas trop en humeur de causer. Il appela la servante pour commander chopine et s'assit auprès de moi; le fourreau de son épée racla le banc.

Quand la fille se pencha pour poser la cruche, il lui saisit une cuisse de sa large patte; elle se dégagea d'une tape vigoureuse. Puis elle alluma le lumignon qui pendait au plafond et elle cria parce qu'un plaisant secouait son escabeau. Les ombres doublèrent le nombre des buveurs, les déformèrent. Je ne me sentais pas bien à mon aise.

— Si tu as des ennuis ici, me dit Les Grouilles, pourquoi n'embarques-tu pas sur la *Santissima-Madre* ? C'est la bonne vie.

Et le voilà qui se met à m'en dégoiser de toutes les couleurs: que la *Santissima-Madre* est le mieux armé des corsaires; que les volontaires y sont nourris d'ortolans

exclusivement; que la part de prise y sera de mille piastres pour le moins; qu'au reste le navire ne restera en mer que deux ou trois ans au plus; et que sais-je?... Il vit que j'hésitais.

— Viens toujours voir le capitaine, dit-il. Quel *piraste* tu fais ! Ça ne t'engagera à rien, quoi ! Et l'argent *basi entre se man* (lui meurt, lui fond dans les mains).

— Allons, dis-je.

Nous nous fimes mener au vaisseau par une barque. Le capitaine était de Naples: un petit homme fluet, chafouin, qui avait plutôt l'air d'un commis que d'un homme de guerre, tellement qu'à le voir seulement je perdais toute envie de naviguer avec lui. Il avait des ferrets de diamants aux oreilles et il sentait l'écorce d'orange à plein nez; aussi en avait-il les poches bourrées. Son nom était Coscozzi.

— Voilà un camarade qui a servi naguère sur les navires de la Religion, dit Les Grouilles.

— Oh ! Oh ! Malte..., fait le Coscozzi. Mais c'est un autre service ici. Et vous êtes volontaire ?

Là-dessus, il nous fait descendre dans sa cabine fort civilement. Je donne un coup de coude à mon compagnon, mais il me glisse tout bas :

— Que le *rabouin* t'emporte ! Tu as vu ses boucles d'oreille ? Laisse-toi donc faire ! Tu quitteras Livourne en sûreté et, à la première escale, tu pourras lever le piquet.

Ce qu'il ne disait pas, c'est qu'il voulait faire sa cour au Coscozzi en lui amenant des recrues et toucher sa commission sur mon engagement.

En bas, celui-ci appelle de sa voix de fausset :

— Cocolo !

Au bout d'un instant s'amène un mousse bien nippé.

— Va chercher du vin, *pivo*, lui dit le capitaine en lui tapotant la joue.

C'était sa bredache, naturellement.

Le vin arrivé, il m'explique que, comme volontaire, je mangerai à la table du contre-maître; que la *Santissima-Madre* porte vingt canons et vingt-cinq pierriers; que c'est le plus beau des navires qui font la course; qu'on y est nourri comme des princes; que tout le monde reviendra riche en moins de trois ans de croisière. Bref, il recommence le boniment de Les Grouilles. Il avait l'air de considérer mon engagement comme fait. Finalement, je traçai une croix sur le papier et nous trinquâmes avec le contre-maître qu'il avait fait descendre pour servir de témoin.

En m'en revenant à terre pour prendre mes pauvres hardes, je ne m'en disais pas moins: « Du diable si j'embarque sur ce bateau-là ! » Je savais qu'à Gênes on faisait des recrues pour Royal-Italie: « Je

vais m'esbigner (*svignare*) en sourdine, et tout de suite. J'en ai assez de ce pays ! » Tout en pensant cela, je suivais machinalement mon chemin, lorsqu'en tournant au coin de la rue où nous avions notre logement, Bel Viso et moi, j'observai qu'il y avait un attroupement devant notre maison et un peu partout une émotion peu habituelle.

J'interroge une commère qui était sur le pas de sa porte.

— Je ne sais pas trop ce qu'il y a, répond-elle: j'étais à écumer la marmite. On dit que les sbires viennent d'emmener un soldat tire-laine et meurtrier. Mais je vous connais... Est-ce que vous ne logiez pas dans sa maison ?

Je fais un signe de dénégation, touche mon chapeau poliment et tourne les talons comme à la manœuvre. Une demi-heure plus tard, j'étais à bord de la *Santissima-Madre*, d'où le diable ne m'aurait plus fait bouger jusqu'au départ.

Au reste, j'y étais bien tranquille: les sbires n'avaient garde d'y mettre le nez. Nos volontaires étaient tous, comme moi, des déserteurs et fugitifs corses, génois, espagnols, siciliens, marseillais et autres, ou bien des criminels et débauchés que le capitaine avait tirés de la prison ou trouvés aux étuves; et, pour qu'il les eût eus, il avait fallu que la police s'y prêtât, n'est-ce pas ?

Mais l'armateur de la *Santissima-Madre* avait de quoi payer. On disait qu'il possédait bien quatre cents esclaves qui travaillaient pour lui à divers métiers dans la ville et jusque dans le bordel, sans compter ses autres biens, naturellement. Aussi, les déserteurs de notre vaisseau n'avaient-ils pas beau jeu: sitôt partis, sitôt arrêtés par mes bons sbires et ramenés à bord où on les mettait aux fers, c'est-à-dire qu'on les attachait à une longue chaîne, dans la cale, tout nus. Et nous disions que la cale ressemblait plutôt à l'enfer qu'au paradis, pour ce qu'on ne risquait pas d'y avoir froid: il y faisait même si chaud qu'on voyait sortir de ces pauvres diables une vapeur aussi épaisse que celle d'un four où l'on a jeté une potée d'eau. Il est vrai que les jours de vent, chaque fois que le navire embarquait, ils se trouvaient dans un bain, ce qui les rafraîchissait. Ils gisaient là sur les galets qui servaient de lest pour le moment, et le plafond n'était pas à quatre pieds de hauteur, de manière que c'est tout juste s'ils pouvaient se tenir sur leur séant.

La *Santissima-Madre* appareilla le deuxième jour d'avril par une belle petite brise. On mit toutes les voiles dessus. Mer calme, vent en poupe: rien à faire. Le capitaine partit sur le tillac et, en voyant ce noiraud aux lèvres serrées qui avait l'air d'un notaire malgré ses belles boucles

d'oreille, je ne pus m'empêcher de cracher dans l'eau. « Si tu comptes faire fortune, me disais-je, tu es mal tombé sur ce bateau. » Il était midi ou environ, et le soleil tapait d'aplomb: pas une ombre sur le pont.

— Assemblez l'équipage et amenez les déserteurs, commande le notaire en se frottant les mains, ce qui fit un léger bruit, tant il avait de bagues de cuivre à ses doigts maigres.

Le diable m'emporte si les sept pauvres bougres noirs de crasse qui arrivèrent sous la conduite du quartier-maître ne me faisaient pas pitié ! Comme ils ne pouvaient pas se mettre à genoux dans leur prison, ils étaient tout embrenés. Quelle civette ! Le capitaine prit dans sa poche des écorces d'orange et se les tint sous le nez avec affectation.

— Otez vos puantes chemises, *truccanti* ! crie-t-il de sa petite voix.

Cela fait, il ordonne de les attacher par les talons aux leviers de fer du cabestan et, comme il n'y avait pas encore d'esclaves, naturellement, ce furent des matelots qui durent prendre les garettes ou *matafions*, comme nous disons.

Ils n'y allaient pas de main morte: leur premier coup fit venir des bourrelets rouges, gros comme le pouce; en deux minutes, nos gens étaient cerclés comme des tonneaux. L'un d'eux pliait sur les jarrets, si bien qu'il fallut l'amarrer par les épaules. Un autre pleurait et gémissait à la manière des marmots, tellement qu'à l'entendre on ne pouvait s'empêcher de rire et de l'imiter. Mais celui qui semblait se réjouir le plus du spectacle, c'était le capitaine Coscozzi ! *Per Bacco*, vous ne l'auriez pas reconnu ! Quand les dos commencèrent à ruisseler de sang, sa petite figure jaune d'usurier devint toute rouge de plaisir et d'excitation.

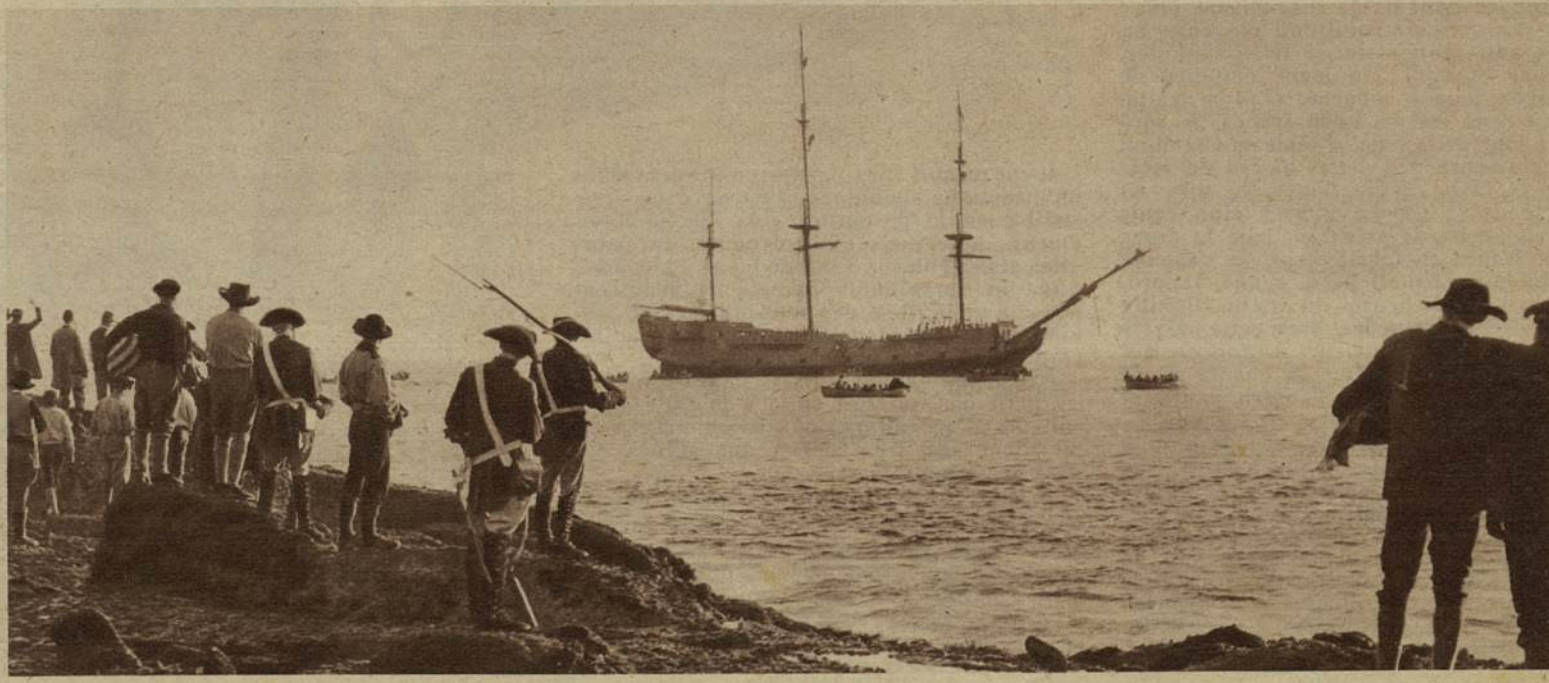
— Hardi ! Tue-le ! criait-il aux fouetteurs.

Exactement comme au combat des dogues et du taureau. Et, soudain, le voilà qui saute sur le patient le plus proche et le bourre à coups de canne; après quoi il charge l'un des fouetteurs que la fatigue faisait mollir. Il avait l'air d'une fouine qui va saigner des poules.

Il n'est pas de jouissance qui dure éternellement: lorsque les patients furent à peu près pâmés, il fallut s'arrêter. On vint leur flanquer un seau d'eau salée sur leurs plaies, qui les fit tressauter, et ils regagnèrent la cale pour des semaines avec un demi-biscuit par jour et par homme, tout moisi.

(A suivre.)

Pour copie conforme :  
Jacques BOULENGER.



# SANTÉ



# ÉCONOMIE

Les docteurs affirment que le tiers des maladies connues sont aggravées ou causées par l'eau calcaire.

Les innombrables dépôts de tartres, épais, jaunâtres, que nous trouvons au fond de nos casseroles, nous préviennent de l'effet de l'eau ordinaire, qui imprègne de calcaire toutes nos boissons et notre nourriture, et produit :

LES RHUMATISMES, L'ARTHRITE, L'INDIGESTION, LA CONSTIPATION, L'ARTÉRIOSCLÉROSE, LES CALCULS, LE GOÛTRE, LES MALADIES DES REINS.

De plus l'eau calcaire, employée pour la toilette, dessèche et abîme la peau et les cheveux.

C'est le plus grand ennemi de votre beauté.

Protégez-vous, guérissez-vous en n'employant que de l'eau adoucie, complètement débarrassée de ses sels calcaires par

## L'ADOUCISSEUR D'EAU TETTbro

qui dure toujours et rattrape vite son prix d'achat par les économies réalisées en employant l'eau adoucie.

**PRIX IMPOSÉ : 125 francs**

Adressez toutes commandes à :  
**TETTbro, 1, rue Lord-Byron**

## LE BAIN INTESTINAL

Régulateur des fonctions digestives et rééducateur de l'intestin

Tous les avis médicaux concordent : une cure de bains intestinaux (Entero-Cure), c'est la désintoxication complète de l'organisme et la guérison de la constipation.

Cette cure et ses effets ont fait l'objet d'un livret très détaillé et très illustré (brochure M. intitulée *l'Hygiène de l'intestin*) que le Centre d'Entero-Cure, 9, faubourg Saint-Honoré (Anj. 54-50), envoie à tout intéressé (joindre simplement 1 franc en timbres pour couvrir les frais d'envoi).

## MALADIES URINAIRES et des FEMMES

Résultats remarquables, rapides, par traitement nouveau. Facile et discret. (1 à 3 applications). Prostate. Impuissance. Rétrécissement. Blennorragie. Filaments. Métrite. Pertes. Règles douloureuses. Syphilis. Le Dr consulte et répond discrètement lui-même sans attente. **INST. BIOLOGIQUE, 59, RUE BOURSALTY, PARIS-17<sup>e</sup>**

## BLENNORAGIE

Traitement rapide et radical par voie buccale, sans lavages, ni injections. GONEPHAL guérit. Pas de complications, ni rechute. Envoi discret de la cure complète franco contre 62 francs. Rés. gar. ou remb. Lab. G. Sourcin, 2, rue Richer, Paris (9<sup>e</sup>) **GONEPHAL NOTICE Fco**

**ÉCOLE INTERNATIONALE DE DÉTECTIVES ET DE REPORTERS SPÉCIALISÉS (Cours par correspondance)**  
Brochure gratuite sur demande  
34, rue La-Bruyère (IX<sup>e</sup>) - Trinité 85-18

# FORCE SANTÉ VIGUEUR

Le BONHEUR et la JOIE au FOYER



# L'ÉLECTRICITÉ

L'Institut Moderne du Dr. M.A. Grard à Bruxelles vient d'écrire un traité d'Electrothérapie destiné à être envoyé gratuitement à tous les malades qui en feront la demande. Ce superbe ouvrage médical en 5 parties, écrit en un langage simple et clair explique la grande popularité du traitement électrique et comment l'électricité, en agissant sur les systèmes nerveux et musculaire, rend la santé aux malades, débilités, affaiblis et déprimés.

La cause, la marche et les symptômes de chaque affection sont minutieusement décrits afin d'éclairer le malade sur la nature et la gravité de son état. Le rôle de l'électricité et la façon dont opère le courant galvanique est établi pour chaque affection et chaque cas.

L'application de la batterie galvanique se fait de préférence la nuit et le malade peut sentir le fluide bienfaisant et régénérateur s'infiltrer doucement et s'accumuler dans le système nerveux et tous les organes, activant et stimulant l'énergie nerveuse, cette force motrice de la machine humaine.

Chaque famille devrait posséder cet ouvrage pour y puiser les connaissances utiles et indispensables à la santé afin d'avoir toujours sous la main l'explication de la maladie ainsi que le remède spécifique de la guérison certaine et garantie.

**C'EST GRATUIT.** Hommes et femmes, célibataires et mariés, écrivez une simple carte postale à Mr le Docteur M.A. GRARD, 30, Avenue Alexandre Bertrand, BRUXELLES-FOREST, pour recevoir par retour, sous enveloppe fermée le précis d'electrothérapie avec illustrations et dessins explicatifs. Affranchissement pour l'étranger : Lettres fr. 1.50 - Cartes fr. 0,90

Le traité d'electrothérapie comprend 5 chapitres :

- 1<sup>re</sup> PARTIE : **SYSTÈME NERVEUX.**  
Neurasthénie, Névroses diverses, Névralgies, Névrites, Maladies de la Moelle épinière, Paralyties.
- 2<sup>me</sup> PARTIE : **ORGANES SEXUELS et APPAREIL URINAIRE.**  
Impuissance totale ou partielle, Varicocèle, Pertes Séminalles, Prostatite, Écoulements, Affections vénériennes et maladies des reins, de la vessie et de la prostate.
- 3<sup>me</sup> PARTIE : **MALADIES DE LA FEMME.**  
Métrite, Salpingite, Leucorrhée, Écoulements, Anémie, Faiblesse extrême, Aménorrhée et dysménorrhée.
- 4<sup>me</sup> PARTIE : **VOIES DIGESTIVES.**  
Dyspepsie, gastrite, gastralgie, dilatation, vomissements, aigreurs, constipation, entérites multiples, occlusion intestinale, maladies du foie.
- 5<sup>me</sup> PARTIE : **SYSTÈME MUSCULAIRE ET LOCOMOTEUR.**  
Myalgies, Rhumatismes divers, Goutte, Sciatique, Arthritisme, Artério-sclérose, Troubles de la nutrition, Lithiases, Diminution du degré de résistance organique.

**59<sup>f</sup> GRATUITEMENT!...**  
Une JUMELLE est offerte à tout acheteur d'une de ces montres : Poche ou bracelet homme, bracelet dame. 59 fr. Mouvement à RUBIS, boîtier chromé GARANTI 5 ANS Envoi contre Remboursement **ALTA à BESANÇON Service D** Dépôt à Paris : 120, Rue de Rivoli

COLLECTION "DÉTECTIVE" **mrf**  
DAVID FROME  
LE MYSTÈRE DE **COLNBROOK**  
Traduit de l'anglais par E. MICHEL-TYL  
Couvertures photographiques de R. PARRY, tirées en quadrichromie. Exemp. rognés, Présentation de luxe sous cellophane  
Chacun de ces volumes . . . . . **6** fr. . . . . Chacun de ces volumes

Pour **88** francs nous vous garantissons de l'EAU CHAUDE pendant **5** années

**SANS** } bouilloires  
          } chauffe-eau  
          } perte de temps  
          } grâce à...

**FILTROCHO**

FILTROCHO est le seul appareil de ce prix ne nécessitant aucune installation. Un robinet d'eau froide, une prise de courant, et c'est tout. FILTROCHO donne instantanément de l'eau bouillante. FILTROCHO débite de 50 à 150 litres à l'heure. Consommation de courant insignifiante. **AUCUN DANGER** En un mot, c'est pour vous le confort, la rapidité, l'économie, car son prix est dérisoire, en proportion des « services »... et il est garanti 5 années. **PRIX IMPOSÉ : 88 francs franco.**

**BON DE COMMANDE**  
Veuillez m'adresser un FILTROCHO, type 17, avec sa garantie de 5 ans. Ci-joint 88 fr. en mandat-chèque.  
Nom. . . . .  
Adresse. . . . .  
à adresser à Filtrocho, 1, rue Lord-Byron, à Paris (8<sup>e</sup>).

**BEAUTÉ - SERVICE**  
LABORATOIRES G. LEMASSON  
inaugure une formule nouvelle qui permet, enfin, à toutes les femmes d'utiliser de véritables produits d'instituts de Beauté pour les soins de leur épiderme et pour un maquillage parfait.  
**VENTE DU CONTENU SEUL**  
Rachat des flaconnages aux prix facturés

**N'ACHETEZ QUE CE CONTENU**

Parmi ses : CRÈMES — FARDS — ROUGES — POUDRES — LAITS TONIQUES,  
voici la **CRÈME DE LECITHINE** Crème de jour physiologique, merveille du rajeunissement de l'épiderme.  
15 gr. 5 fr., plus pot consigné 2 fr.  
40 gr. 12 fr. — — — 3 fr.

EXPOSITION ET ESSAIS GRATUITS :  
W. CUERVILLE, 25, Av. de l'Opéra  
Dépositaire exclusif dans Paris  
GROS : Laboratoires G. LEMASSON  
350, rue Saint-Honoré

**PERSONNES SUR 9/10 perdent volontairement leurs cheveux SEUL le PEIGNE IRRADIANT DU DOCTEUR LECUR**  
(Breveté S. G. D. G.)  
Arrête les Chutes les plus rebelles, triple la durée des Ondulations  
Exposé quelques instants à la lumière solaire ou artificielle, le peigne irradiant emmagasine les rayons lumineux qu'il restitue immédiatement, et chaque fois, par la pointe de ses dents, en ondes bienfaisantes, dans le plus profond des cellules du cuir chevelu. Vous pouvez contrôler vous-même les propriétés irradiantes de ce peigne breveté en vous livrant à l'expérience très simple indiquée sur notre notice accompagnant ce peigne. Envoi GRATUIT de la notice explicative. — Le Peigne, franco contre mandat ou timbres. Fr. 18. » contre remboursement. Fr. 20. » Distributeur pour le monde entier : Laboratoires C. M. P., 189, rue du Temple, PARIS (3<sup>e</sup>) Agents demandés dans tous pays.

**LE PEIGNE QUI CAPTE LE SOLEIL**

COLLECTION **mrf**  
**DÉTECTIVE**  
MAURICE ARCY  
LES PUISSANCES SECRÈTES  
**LE MAITRE DE LA GUERRE**  
Un volume in-16 double couronne, sous couverture illustrée en couleurs. . . . . **6** fr.

Au détail, les prix de gros  
Café Grand Arôme, 13 fr. le kilo par 5 kg. franco  
**CAFÉS LAJEUNESSE**  
25, Rue Ernest-Renan, SAINT-DENIS  
Pour la Publicité :  
**M<sup>me</sup> H. DELLONG**  
1, rue Lord-Byron Balzac 12.00

## POUR LA RÉDEMPTION DE L'ENFANCE

Malgré cet aspect rébarbatif de prison de fer, de Big-House pour enfants, Fresnes n'en est pas moins aménagé comme un centre de triage modèle.

Pages 8 et 9, un saisissant reportage photographique sur Fresnes, de notre collaborateur J.-G. SÉRUZIER